

Notre-Dame en Seine **Françoise Chamska**

Françoise
Chamska
Notre-Dame en Seine

Notre-Dame en Seine **Françoise Chamska**

Françoise
Chamska
Notre-Dame en Seine

Françoise **ChamSKA**



001
L'immeuble du Petit Pont
et l'atelier du peintre
en face de Notre-Dame
Gouache sur papier
32 x 24 cm
Signé Chamska en bas à droite
sans date originale
Début des années 1990

- 5** Florence Berthout
Notre-Dame en Seine
- 6** Isabelle Renaud-Chamska
Une vie de peinture
- 12** Marie Frétiigny
Françoise Chamska,
une femme peintre dans son temps
- 15** Caroline Megglé
Françoise Chamska, « ma meilleure amie »

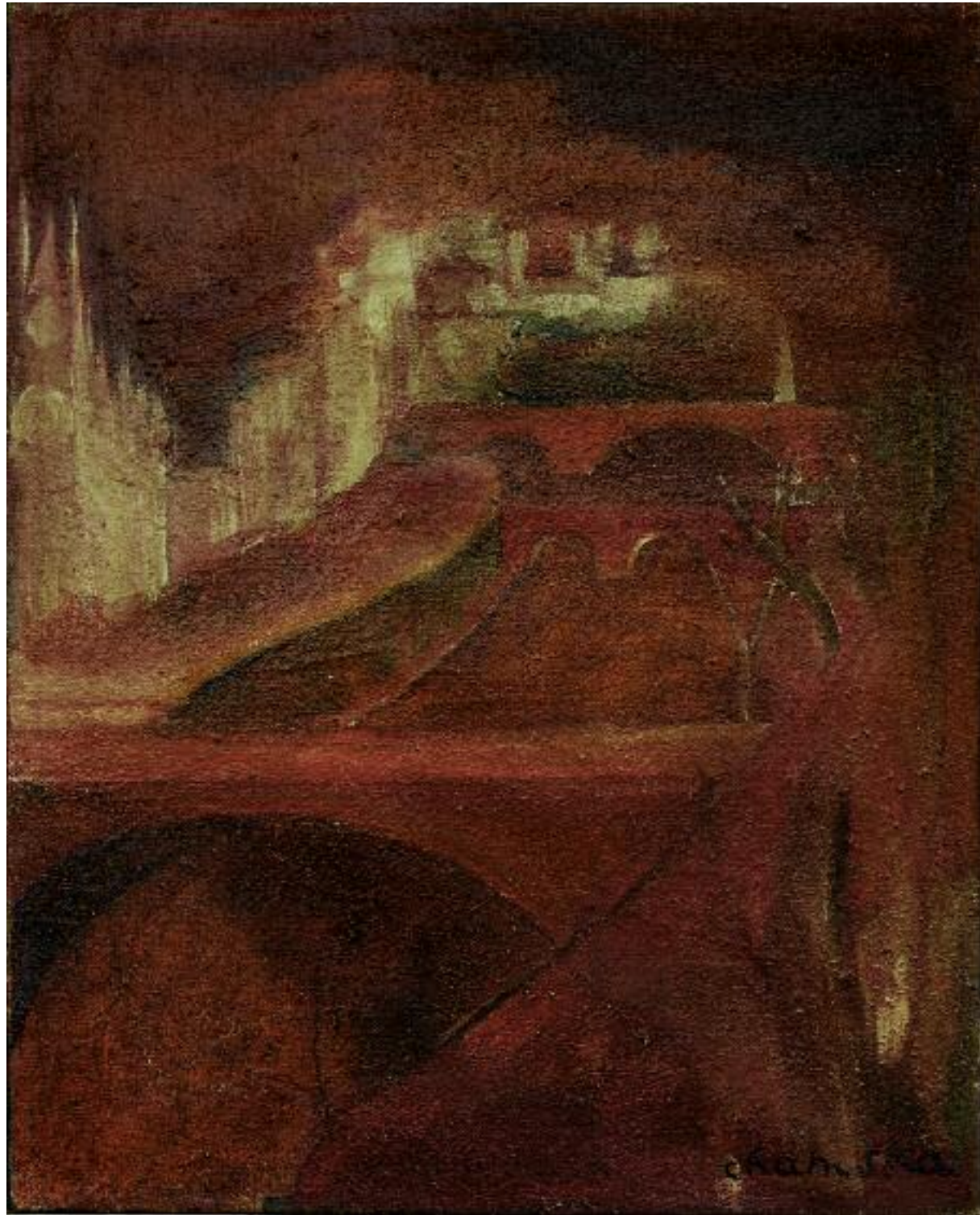
Françoise Chamska

Oeuvres par thèmes

Introductions d'Isabelle Renaud-Chamska

- 19** Peindre Notre-Dame, un cœur à cœur
- 49** Arbres humains, forêts habitées
- 61** Visages et paysages :
l'humanité entre terre et ciel
- 73** La recherche de l'Enfant intérieur
- 91** Tableaux parisiens

- 97** Sur l'art
Françoise Chamska
Pierre Gaspar
Mounir Hafez
- 98** Contes illustrés
Françoise Chamska



002
"Sainte Geneviève veillant sur Paris (toile rouge)"
ou Paysage rouge avec Notre-Dame et ses ponts
Huile sur toile de jute
81 x 65 cm
Signé Chamska en bas à droite sans date
1975 d'après un document manuscrit

La mairie du 5^e arrondissement est heureuse d'accueillir, du 16 au 29 avril 2020, l'exposition « Notre-Dame en Seine », qui permet de faire découvrir l'œuvre d'une femme artiste qui mérite d'être connue et reconnue, Françoise Chamska.

Fille d'Armand Megglé, fondateur du Prix des Deux-Magots, Françoise Chamska participe à l'effervescence artistique et intellectuelle de la Rive Gauche, côtoie des célébrités et des artistes de renom – Paul Éluard, Juliette Gréco, Jean Marais, Simone Signoret, Boris Vian –, écrit, dessine, peint, expose.

Sa grande culture, à la fois classique – elle admire Héroïse entre toutes – et cosmopolite – elle se passionne pour le monde dans sa diversité, – nourrit sa pratique artistique singulière.

En 1969, elle quitte la rue de Tournon pour s'installer place du Petit-Pont, où elle habite et travaille pendant quarante ans.

C'est là, au cœur du 5^e arrondissement et en face de Notre-Dame, qu'elle parviendra à la maturité de son art, portée par deux mouvements complémentaires, à la fois cheminement spirituel et travail sur la matière et la couleur.

Dans son parcours, Notre-Dame occupe une large place. Chaque jour, à chaque instant et en chaque saison, un dialogue continu et fécond s'installe avec le formidable vaisseau de pierre. Vaisseau amiral d'un quartier et de toute la ville, il est, pour Françoise Chamska, une figure tutélaire esthétiquement et symboliquement, figure « surhumaine, presque divine » pour reprendre les mots de Huysmans, dont l'Île de la Cité est le siège et la Seine sa traîne. Mais la cathédrale est aussi une figure maternelle qui veille depuis maintenant plus de huit siècles sur les habitants, les simples gens de passage et tous ceux qui la contemplent.

Un an après l'incendie qui a touché Notre-Dame et ému le monde entier, la série de quarante-cinq tableaux de Françoise Chamska, rassemblés par sa fille Isabelle Renaud-Chamska, est un véritable cœur à cœur entre la peintre et son sujet, qui fait apparaître « Notre-Dame en Seine » sous un jour nouveau et lumineux.

Florence Berthout

Maire du 5^e arrondissement de Paris
Conseillère régionale d'Ile-de-France
Présidente du fonds régional d'art contemporain

Isabelle Renaud-Chamska

Une vie de peinture

1926 - 1939

Une enfance ouverte sur l'art et la littérature

Françoise Armand-Megglé, dite CHAMSKA, naît le 22 avril 1926, dans les beaux quartiers de Paris. Elle est la quatrième d'une famille qui comptera six enfants. Son père, Armand Megglé, né en Egypte, attaché au consulat de France à Alexandrie, blessé aux Dardanelles en 1915, est directeur du Comité National des Conseillers du Commerce extérieur de la France institué par Etienne Clémentel, ministre de l'Industrie. Il a créé et dirige la Société Française d'Édition et fait travailler nombre d'artistes, dessinateurs, peintres et poètes qu'il soutient par un mécénat actif. Sa mère, Renée Généraud, est la fille d'Henriette Brossé, épouse du Colonel Simon engagé au Maroc aux côtés du général Lyautey, promotrice de l'éducation et de l'alphabétisation des soldats d'Afrique, qui, sous le nom de Colonelne Simon a mis au point sa méthode d'écriture, testée au départ avec succès sur les enfants du Glaoui de Marrakech. La famille passe ses vacances à La Ferrane,



003
Scène familiale sur l'herbe
Gouache et encre sur papier
30 x 39 cm
Signé f. Megglé en bas à droite sans date
Vers 1940

une belle maison entourée de propriétés amies, dans la pinède à Ollioules, dans le Var (fig. 009). Pendant son enfance, jusqu'à la guerre, Françoise vit à Paris dans un milieu cosmopolite et ouvert, en compagnie d'artistes, d'hommes politiques et de gens de lettres. Elle lit beaucoup de poésie et de théâtre, écrit, dessine et peint, comme sa sœur aînée, Simone, pour qui elle a une grande admiration. Elle racontera tous ces faits dans un texte autobiographique écrit en 1991, à 65 ans : *Mémoire d'une femme d'un certain âge*.

En 1937, la famille s'installe 14 rue de Tournon dans le 6^e arr. de Paris. Chaque dimanche, Armand emmène les enfants au cinéma le Danton puis ils vont goûter aux Deux Magots pendant que Renée, qui tient table ouverte le dimanche soir, prépare un pot au feu pour 25 personnes, et un millefeuille à la framboise de chez Charon rue Jean-Mermoz. Le Dr J.-C. Mardrus, traducteur des *Mille et une nuits*, le poète Fernand Crommelynck, Vincent Muselli, Alexandre Arnoux, romancier et dramaturge, Francis de Miomandre, prix Goncourt 1908 pour son roman *Écrit sur l'eau*, font partie des habitués. Françoise, surnommée Pépée à cause de son visage rond de poupée, écoute les conversations des adultes sur Blum, le Front populaire, la guerre d'Espagne. L'année de ses 12 ans, en 1938, elle monte avec ses amies du Lycée Fénélon plusieurs pièces dont *Les femmes savantes*. « *Je me réserve le rôle de Chrysale* », précise-t-elle dans ses mémoires, le rôle du sage. Elle veut être comédienne.

1939 - 1945

Une adolescence à l'épreuve de la guerre

A la déclaration de guerre, la famille reste à La Ferrane où elle passait les vacances. Armand « *réfugie ses bureaux* » à Clermont-Ferrand. Françoise fréquente le Cours des Dominicaines de Toulon où elle brille en français, latin et grec. Des amis de sa sœur Simone, aspirants de marine à Toulon, et de son frère Henri, anciens élèves de Louis-le-Grand, démobilisés avec lui, se retrouvent souvent à La Ferrane. Ils font la cour à Françoise qui écrit dans ses mémoires : « *Je suis partagée entre le goût de plaire et un appel plus intérieur. Philippe Dumarne le poète m'ayant demandé ce que je voulais faire plus tard, je lui ai répondu : « Je veux entrer en religion. » Et il m'a dit : « Ce serait dommage.* » Elle lit tout Zola dans la bibliothèque de son père. Elle aide sa mère à accueillir la famille de Paul Fort, « le prince des poètes ». Une famille juive, les Weill, trouve refuge à La Ferrane, ainsi que Sarah, une jeune Turque juive orpheline que Renée a recueillie dans la rue à Paris avec son étoile jaune, qui passera toute sa vie dans la famille.

De 1942 à 1945, Françoise vit à Lyon, avec sa mère, sa jeune sœur Marie-Jeanne et Jean-Pierre, son petit frère qu'elle adore, atteint d'une tuberculose rénale. Les conditions de vie sont rudes. Elle fréquente la Maison de la Presse où la famille peut déjeuner, où elle rencontre beaucoup d'écrivains et de journalistes parisiens de *Paris-Soir*, du *Figaro*, réfugiés à Lyon. La famille se lie d'amitié avec Boris Lacroix, le décorateur, sa femme Josie, et avec Jean Effel, le célèbre illustrateur humoriste, qui emmènera Françoise, après la guerre, à la Grande Chaumière à Paris pour la faire dessiner. Pendant l'absence de leur mère, ses frères font de l'appartement une boîte à lettres de la Résistance. Françoise participe un peu au tractage et tombe un jour dans une souricière alors qu'elle transportait du courrier. Elle ne perd pas son sang froid, raconte-t-elle dans ses mémoires, joue la jeune fille évaporée, donne de faux signalements et n'est pas inquiétée. Elle raconte aussi qu'on l'a ramenée chez elle en panier à salade, et qu'à la Libération on lui a demandé comment le commissaire de police s'était comporté avec elle, s'il ne l'avait pas torturée : « *J'ai dit qu'il avait été très courtois : il avait cru tout ce que je lui disais.* »

Arrêtés, ses deux frères aînés sont déportés à Buchenwald pour faits de résistance en 1943.

En 1944, à 18 ans, elle expose pour la première fois au Musée des Beaux Arts de Toulon. Dans un courrier à Renée daté du 30 avril 1944, Armand écrit : « Je rapporterai la semaine prochaine le cadre du tableau que Pépée aura terminé. Ce sera son premier tableau et je crois qu'il sera bien réussi. Je le lui achèterai et je crois qu'elle sera contente mais il faudra qu'elle continue à travailler sérieusement son bachot. »

L'été 1944 Françoise prend des cours de vacances pour repasser son baccalauréat. Elle apprend avec horreur que son répétiteur de mathématiques, juif, a été arrêté et fusillé. Après le débarquement des Alliés en Provence le 15 août 1944 et pendant la période de la libération de Lyon, elle apporte son aide aux équipes de la Croix Rouge. Elle participe à la fondation du journal *Les Étoiles* : « *J'ai donné un petit texte* ». Elle rencontre ainsi Yvon Taillandier, peintre et futur critique d'art de renom : « *pantalon de golf troué, mèche blonde sur les yeux - le héros romantique - il avait 18 ans, comme moi, il disait qu'il avait du génie (comme moi), à l'inauguration, maigre cocktail, il s'est approché, m'a dit que mon texte était bien et nous ne nous sommes plus quittés. Il est très amoureux* », note-t-elle. Longues promenades le long de la Saône, récitation des vers de Valéry, lettres enflammées : c'est son premier amour.

De retour à Paris le 25 mars 1945, la famille se réinstalle rue de Tournon. En avril 1945, ses deux frères reviennent de déportation. Françoise accompagne sa mère à l'Hôtel Lutetia pour les identifier

parmi les déportés rapatriés d'Allemagne. Henri est moribond, il pèse 30 kg. Jacques est en moins mauvais état. Elle est très marquée par le regard des hommes qu'elle rencontre là, et par leur expérience terrible qu'elle découvrira progressivement par la suite. En septembre, son petit frère Jean-Pierre meurt la veille de ses 15 ans. Elle est dévastée.

1945 - 1951

Une jeunesse flamboyante

Cependant, elle vit sa jeunesse avec rage après une adolescence marquée par les privations alimentaires et le froid. Elle a 19 ans. Avec sa cousine Dany Simon, fille de Steph Simon qui éditera Jean Prouvé et Charlotte Perriand, elle fréquente assidument Saint-Germain-des-Près (cf photo p.12), rencontrant Paul Eluard qui lui offre et lui dédicace son premier recueil avec ces mots : « A Françoise, pour qu'elle commence par le commencement ». Sur un autre recueil de poèmes, il écrit : « A Françoise qui a le tort d'être si belle ». En janvier 1947, elle peint un bouquet de tulipes qu'il lui a offert quand il est venu dîner chez elle pour fêter les Rois.



004
Le bouquet d'Eluard
Gouache et encre sur papier
25 x 21,5 cm - 34 x 26 cm
Signé en bas à droite illisible : peut-être Megglé, repris plus tard en Chamska, un autre mot illisible en-dessous
Mention manuscrite au crayon en bas à droite sur la marie-louise : "Épiphanie 1947
Paul Eluard m'apporte un bouquet de tulipes blanches avec 1 tulipe rouge"

Fernand Léger lui offre une de ses toiles. Grâce à son amie Alice Simon-Ahrweiler, future traductrice de Pablo Neruda, elle rencontre des hommes de lettres comme Aragon ou les frères Prévert et fréquente le Comité National des Écrivains. Elle fréquente aussi de jeunes artistes bientôt célèbres comme Juliette Gréco, Anna-belle, Jean Marais accompagné de son chien Moulouk, Boris Vian, Claude Luther, Sydney Bechet, Simone Signoret dont la beauté l'éblouit, Alexandre Astruc et beaucoup d'autres artistes, peintres, poètes et musiciens. Elle retrouve son grand ami Jean Effel. Son père Armand Megglé est une personnalité de Saint-Germain-des-Prés, co-créateur du Prix des Deux-Magots. Françoise participe à l'atmosphère de fête et d'effervescence artistique et intellectuelle de cette époque qu'on appellera « Zazou », heureuse de retrouver le goût de vivre après des années noires. Elle travaille le dessin et la peinture, réalise des vitrines, des chapeaux peints qui sont publiés dans des revues. Depuis 1944, elle écrit des contes poétiques pour enfants qu'elle illustre à la gouache (cf *infra* p. 98-101). Et elle danse des nuits entières avec sa cousine et leurs amies au Tabou et dans les caves du quartier. Elle lit passionnément Teilhard de Chardin, Patrice de La Tour du Pin et Rabindranâth Tagore. Elle travaille chez M. Nizet, libraire et éditeur place de la Sorbonne. Poussée par lui, elle s'inscrit à une formation de libraire boulevard Saint-Germain mais elle s'y ennue vite et renonce à ce métier. Le 26 mai 1946 a lieu le mariage de son frère Jacques avec Erika, jeune fille russe réfugiée de Smolensk. A la demande de son père, Françoise peint une « noce provençale » sur le tablier du manteau de la cheminée à La Ferrane. Dans la même veine, elle peint aussi une « danse villageoise » (fig. 077). En 1947, elle fait une exposition de ses chapeaux, présente deux collections photographiées par le photographe suédois Christer Strömholm qui fait des photos d'elle. Elle décore des chambres d'enfants (reportage paru dans *Arts et décoration* n° 17, 1948).

Photo de l'artiste à 20 ans par Christer Strömholm



En 1948, à 22 ans, elle expose à la Mairie du 6^e arrondissement de Paris. En 1949-1950, elle crée des vitrines, notamment pour le festival du Faubourg Saint-Honoré et de l'Avenue Victor-Hugo. De janvier 1946 à décembre 1954, elle travaille comme dessinatrice pour les *Editions économiques et touristiques* 77 rue des Saints-Pères Paris 6^e.



Photo de l'artiste à 30 ans avec ses trois filles enfants

1951 - 1964 Mariée et mère de famille

En 1951, elle rencontre Ladislav Chamski, fils de Charles Chamski que sa grand-mère et sa mère ont connu au Maroc. Haut fonctionnaire aux Finances, contrôleur général, Charles Chamski est un homme très cultivé, issu d'une vieille famille polonaise désargentée. Après la guerre, Renée l'a invité avec sa femme et ses enfants. Mais la famille Chamski est plutôt conventionnelle.

Françoise, jeune artiste excentrique et provocatrice, porte un collier de vertèbres peintes en vert montées sur un ruban violet. Le dîner est glacial. Pourtant Françoise et Ladislav tombent amoureux au premier regard. Ils se marient le 8 janvier 1951 à Saint-Sulpice et auront 4 filles : Isabelle née le 20 août 1951, Sophie née le 11 décembre 1952, Angélique née le 5 mars 1954, et Delphine, née le 25 février 1957 et morte le 16 avril 1957. Françoise et Ladislav habitent l'appartement de la rue de Tournon. Elle laisse la peinture de côté et se consacre à l'éducation de ses filles mais poursuit son travail de décoratrice. Elle crée des chapeaux de tarlatane peints pour Henry à la Pensée, rue du Faubourg Saint-Honoré, présentés dans un reportage à la télévision.

Au début des années 60, elle rencontre Yveline Lecerf, antiquaire place Furstemberg, et ses amis parmi lesquels se trouve un vieux jésuite, le P. Monnier, avec qui elle fait plusieurs retraites (fig. 070). Tous sont attachés à la personne et à la spiritualité de Marthe Robin, mystique catholique que Françoise va visiter à Chateauneuf-de-Galaure dans la Drôme.

1964 - 1969 Naissance de CHAMSKA

En 1963, elle reprend son travail de peintre et réalise sa première exposition personnelle chez Drouot-Soulanges, 20 rue de l'Odéon à Paris 6^e, du 1^{er} au 15 janvier 1964, sous le nom de « Chamska ». Elle expose une vingtaine de toiles et une dizaine de laques, ainsi que des dessins. Son ami Pierre Gascar, prix Goncourt 1953 pour *Les Bêtes*, écrit un texte de présentation (cf *infra* p. 97). Grâce à son ami Jean-José Marchand, Adam Saunier fait un reportage à la télévision.



Autoportrait, photo de l'artiste au miroir, vers l'âge de 35 ans.

Laissée seule par son mari avec ses trois filles adolescentes (12, 11 et 10 ans), elle se lie d'amitié avec un groupe d'Égyptiens, juifs et musulmans, exilés à Paris après la révolution de 1952 et la prise de pouvoir par Nasser. Par son amie Lydia Farahat, fille d'Emmanuel Mizrahi Pacha célèbre avocat juif du Caire, qui a table ouverte rue du Dragon dans le 6^e, elle fait connaissance avec le Prince Mounir Hafez, cousin du roi Farouk et du Sha d'Iran, né en 1911 à Alexandrie et élevé à Paris par une mère francophile. Maître spirituel soufi, intellectuel et mystique, ancien élève de Louis Massignon et d'Henry Corbin, il fait connaître à Françoise les philosophes et les artistes à la pointe de la pensée contemporaine, parmi lesquels Henri Michaux, Michel Foucault, Michel Bataille, Lévinas, Blanchot, Deleuze, Lacan, Derrida, Francis Bacon. Il donne chez elle, rue de Tournon, des conférences où viennent, entre autres, l'hindouiste et orientaliste Philippe Lavastine, spécialiste de religions comparées, le Dr. Frédéric Leboyer, inventeur de la naissance sans violence, Michel Random, historien de l'art passionné par le Japon et les arts martiaux, Yahne Le Toumelin, peintre, qui sera l'une des premières nonnes bouddhistes françaises et restera une amie très proche. Se retrouvent chez elle beaucoup de personnes en quête de spiritualité qui suivent les conférences de Mounir Hafez chaque jeudi. Avec lui, avec eux, Françoise découvre Rumi et les poètes persans, Gurdjieff et ses exercices de conscientisation, Angélus Silésius, « le pèlerin chérubinique », Maître Eckart et les mystiques chrétiens. Mounir est son « maître », un « initié » passionnément aimé. Elle partage et vit avec lui sa recherche de Dieu et de son unité intérieure.

Pendant ces années comme pendant toute sa vie, elle fait preuve d'une grande hospitalité, recevant des personnes de tous les pays et de tous les milieux, leur offrant une oreille attentive. Elle fait son miel de ces échanges qui nourrissent sa méditation et sa peinture. Elle peint, écrit-elle, « pour fixer les rencontres » (cf *infra* p. 61-67)

En 1965-1968, elle collabore au lancement de la revue de décoration *Plaisir de la Maison*, 10 boulevard de Bonne-Nouvelle Paris 11^e, dirigée par Geneviève d'Anthouard : reportages, assistance photo, articles, décoration. Elle y assure aussi la critique théâtrale.



005
Le Faron
 Huile sur toile
 65 x 92 cm
 Signé Chamska
 en bas à droite
 sans date

En 1967, elle reçoit le Grand prix de la Ville de Mantes-la-Jolie pour « Le Faron ». En 1968, elle est invitée à faire une exposition personnelle à la mairie de Mantes-la-Jolie. Elle expose 80 toiles et dessins. Mounir Hafez présente l'exposition (cf *infra* p. 97).

1969 - 1980 Notre-Dame et le Petit Pont

En 1969, elle collabore à la revue *Nouvelles Rive gauche* où elle fait la connaissance du P. Bellégo, vicaire à Saint-Sulpice. Elle quitte avec ses filles la rue de Tournon pour s'installer 6 place du Petit-Pont dans le 5^e, en face de Notre-Dame. La cathédrale avec la Seine à ses pieds sera une source d'inspiration majeure de sa peinture jusqu'à la fin de sa vie (cf *infra* p. 18 à 47). Pierre Bellégo nommé curé à Saint-Séverin devient un ami et un confident.

Du 27 mars au 10 avril 1971, elle fait une nouvelle exposition personnelle à la bibliothèque Georges-Duhamel de Mantes-la-Jolie. Elle expose 37 nouvelles toiles dont plusieurs réalisées depuis son atelier devant Notre-Dame : « Sainte Geneviève veillant sur Paris (toile rouge) » (fig. 002), « La Reine a mis sa traîne

d'apparat » (fig. 014), « L'automne sur Paris » (fig. 029), « Le Petit-Pont rose » (fig. 049), « Paris sous la neige » (fig. 044). Elle écrit un texte de présentation de son travail (cf *infra* p. 26).

En 1973, elle participe au Salon des Femmes Peintres au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris présidé par Christiane de Casteras. En 1974-1977, elle est journaliste à *Votre maison*, 6 avenue Delcassé Paris 8^e, Madeleine Fuchs étant rédactrice en chef.

En 1975, à l'invitation du P. Bellégo, elle expose deux toiles à la Galerie Saint-Séverin dans le 5^e : « la Crucifixion » (fig. 088) et « la Toussaint » (fig. 096).

En 1976, elle expose 10 toiles, 4 laques et 8 dessins au « Cercle des Roches – Normandie ». Elle décore 14 appartements témoins à la demande de sa sœur Marie-Jeanne Dumas, promoteur immobilier.

Le dimanche 19 juin 1977, elle participe à la manifestation « L'Arbre au présent » au château de Fontainebleau, une intervention « art et nature » en forêt de Fontainebleau.

En 1978, elle réalise une exposition particulière de « panneaux de lumière » sur soie au siège des Amis de la Terre, rue de la Bûcherie à Paris 5^e : « La soie, du Bombyx du murier aux rideaux

de lumière » (fig. 064). Elle est engagée aux côtés de Brice Lalonde depuis 1977 et participe à sa campagne électorale en réalisant des affiches à la gouache (fig. 109 et 110).

1980 - 2008 La maturité, un cheminement vers la lumière

Dans les années 80, elle lit Swedenborg, le savant universel devenu mystique, qui converse avec les anges et les esprits. Elle rencontre et étudie Jean Prieur auteur de *Témoins de l'invisible*, traducteur de Swedenborg, et poursuit sa réflexion sur les rapports entre le corps physique et le corps spirituel, et sur le monde de l'au-delà.

Elle s'intéresse à l'astrologie. Elle connaît les thèmes astraux de ses proches et le sien depuis toujours. Elle est née sous le signe du Taureau, signe vénusien par excellence, qui « explique », dit-elle, son charme et son désir de séduire, ainsi que son goût prononcé pour la nature. Sentimentale, elle est aussi réaliste et attachée à la terre, soucieuse d'être toujours plus « incarnée », attentive aux bonheurs des sensations – comme Nathanaël dans *les Nourritures terrestres*. Elle écrit d'elle-même dans ses mémoires : « A 18 ans, elle cite Gide : « *Que me sert de savoir que le sable des plages est chaud, Nathanaël, si mes pieds nus...* » Sa touche de peinture très physique relève de cette relation charnelle avec les choses et avec le monde. Elle aime les matières et les matériaux : « *Elle a travaillé le bois, la terre, le plâtre, la mousseline, l'organdi, la paille, la soie, la toile. Elle a chiffonné des vitrines, des chapeaux, des maisons, des enfants, des tableaux. Elle a même fait de la critique de théâtre, écrit des contes* ».

Si ces tendances « matérialistes » se retrouvent dans sa peinture, elles entrent en tension avec un tropisme fort vers la spiritualité qu'elle met en relation avec son ascendant Poissons, signe du Christ. « *Aujourd'hui elle demande, comme Rabindranâth Tagore : « Que je sois une flûte bien droite que tu puisses remplir de musique. »* » conclut-elle au soir de sa vie.

Cette dualité non contradictoire entre l'attraction pour la terre et le tropisme vers le ciel, décelable dès ses premières œuvres souvent intitulées « Le Ciel et la Terre » (fig. 080), travaillera toute sa peinture et ne se résoudra que dans sa dernière toile avec « L'Annonciation » (fig. 094), qui célèbre l'accueil de l'Esprit dans la Matière.

En 1980, elle expose dans son atelier ses « Panneaux de soie peinte » (fig. 006). Son amie Doune Tissot l'a initiée à la peinture sur soie tendue sur châssis. Elle a toujours beaucoup aimé cette matière. Elle réalise de nombreux rideaux translucides comme des vitraux, des foulards et des écharpes peints à la main qui

déclinent la lumière sous toutes ses couleurs, et qu'elle signe parfois « Héloïse », du nom de la brillante intellectuelle, sa voisine, qui vivait dans l'Ile de la Cité au XII^e siècle et retrouvait son amant, Maître Abélard, sur le Petit Pont, sous ses fenêtres.

Pendant toutes ces années, elle fait de plus en plus de rêves qu'elle note soigneusement à son réveil et qu'elle s'explique par écrit en s'aidant de publications spécialisées. Cette activité onirique, poétique et narrative, et le travail d'exégèse qui l'accompagne, l'aident à progresser dans son cheminement intérieur. Elle lit aussi Hubert Reeves et médite sur la beauté du cosmos. En 1984, elle réalise une exposition personnelle au Château de Châtenay à Châtenay-en-France dans le Val d'Oise.

En 1985, nouvelle exposition dans son atelier : « Paysages imaginaires » (fig. 008, 081 et 083).

Du 18 janvier au 20 mars 1986, elle expose 44 nouvelles peintures à l'huile, 2 laques et 12 dessins chez Christophe Delcour à la galerie Auparavant, 56 rue des Morillons, Paris 15^e.

En février 1988, elle fait un voyage en Egypte, sorte de retour aux sources familiales et affectives, voyage initiatique aussi, d'où elle rapporte nombre de dessins, de pastels gras et d'huiles qu'elle expose dans son atelier. Elle participe au 8^e Salon d'Arts plastiques organisé par l'Association des Artistes du 5^e à la Chapelle de la Sorbonne.

Au début des années 80, elle a fait la connaissance d'Eric Lachens, un jeune peintre talentueux dont elle tombe amoureuse et qui meurt brutalement. Très éprouvée par sa disparition et par la mort d'autres proches très aimés, elle fait une psychothérapie. Elle souffre de surdité et de violents acouphènes dont aucun traitement ne la débarrassera.

Du 20 au 25 juin 1995, elle participe au 3^e festival de la Mouffe : exposition de 14 huiles et de 10 pastels gras au Café de l'Arbalette, 2 bis rue de l'Arbalette dans le 5^e.

Chaque année, elle invite ses amis à une exposition de ses toiles et de ses soies (rideaux, écharpes et foulards) dans son appartement (cf *infra* p. 46). Ses enfants et ses petits-enfants l'aident à installer ses travaux et à organiser ces réceptions. Ses neveux et nièces, ses nombreux amis de toutes les générations l'entourent et l'encouragent. Elle reverse un pourcentage du fruit de ses ventes à des associations caritatives de défense des enfants malheureux ou maltraités en France et dans le monde.

Elle s'éteint le 9 février 2008, à l'âge de 81 ans, emportée par un cancer.

Jeune fille, elle signe ses œuvres « F. Megglé ». Après son mariage, « f. meggélé chamska », puis « Chamska ». Ses soies sont signées « Chamska » ou « Héloïse ». ■

Marie Frétigny

Françoise Chamska, une femme peintre dans son temps

Ce qui frappe au premier abord dans l'œuvre de Françoise Chamska, c'est la grande continuité de cette vie de peinture. Quelques éléments techniques, par exemple les pâtes plus ou moins épaisses dont ce catalogue donne une idée avec les détails en pleine page à l'échelle 1 (pleines pages p. 48, 60, 72, 90, 97) ou la peinture sur isorel — un matériau bon marché utilisé dans les années d'après-guerre (fig. 068 et 080) ainsi que des îlots thématiques marquant des intérêts spécifiques, permettent de dégager des périodes successives. Cependant, la datation des œuvres est compliquée par le fait que de nombreuses toiles sont reprises à des années d'intervalle, ce qui montre *a posteriori* une certaine stabilité dans le temps des objectifs et des moyens de cette recherche menée pendant soixante ans.



Portrait de l'artiste à 20 ans
devant le clocher de Saint-Germain-des-Prés,
par Christer Strömholm

Au cœur de cette recherche opiniâtre, on trouve la représentation du réel, comme s'il fallait pour l'artiste se saisir de la question des apparences. Le choix de la figuration est pourtant loin d'être le plus évident dans la deuxième moitié du XX^e siècle. A quelques exceptions près, cette option picturale est généralement tenue à l'écart par les différents mouvements qui occupent le devant de la scène artistique de la période, dont une présentation un peu rapide, mais qui prévaut encore parfois, pourrait retenir qu'ils ont mené, depuis les Surréalistes, à une abstraction minimaliste. Mais ce serait oublier tous ceux qui ont exploré d'autres chemins. C'est parmi ces francs-tireurs qu'il faut situer Françoise Chamska. Sa peinture semble en effet se développer de façon indépendante, suivant ses propres lois fondées sur la confrontation féconde avec des images (issues de la tradition artistique autant que de la vie quotidienne), des rencontres, des lectures très variées...

Cette œuvre n'est pourtant pas imperméable aux préoccupations ni aux réalisations contemporaines : au contraire, la peinture de Françoise Chamska témoigne d'une grande curiosité, d'une sensibilité à l'esprit du temps, au *zeitgeist* qui dépasse le simple champ artistique et vient le nourrir généreusement. Cette disposition d'ouverture au monde qui l'entoure a sans doute été la raison qui a amené l'artiste à explorer des thématiques très diverses : c'est ainsi qu'elle a pratiqué aussi bien certains genres canoniques de la tradition picturale, comme le paysage ou le portrait, que des représentations symboliques, beaucoup plus personnelles.

L'artiste a explicitement cité de nombreuses influences littéraires autant qu'artistiques. Une partie de ces ascendants correspond aux héros de sa génération, ceux qui hantaient le Saint-Germain-des-Prés de sa jeunesse : les poètes Paul Eluard et Henri Michaux, mais aussi l'ombre de Guillaume Apollinaire avec ses calligrammes, ou Jean Cocteau, dont l'influence est perceptible dans plusieurs dessins de jeunesse. D'emblée, son travail plastique est nourri d'images poétiques. Ses écrits, jamais publiés, révèlent une créativité verbale très maîtrisée et un souci d'approfondissement de son art.



Françoise Chamska
à sa table de travail
avec son tableau
« Les Glaïeuls jaunes »
accroché au mur
(années 1946-1950)

Photo de l'artiste en modiste
à 23 ans

Ensuite, dans les années 1968, elle est fascinée par l'ébullition de la jeunesse qui se lève au Quartier Latin et qu'elle retrouve pendant les cours de Gilles Deleuze à l'université de Vincennes. Ce deuxième temps, alors que ses filles s'émancipent progressivement, semble avoir été pour elle un moment de grande ouverture. Elle développe son travail artistique sur des thèmes symboliques nourris par différents courants hermétiques et religieux dans une direction œcuménique, en quête d'énergie, d'unité et de vie. Sa peinture témoigne de la manière dont les spiritualités orientales sont venues enrichir la tradition chrétienne qui est la sienne.

Enfin, une des originalités de son œuvre est d'être liée à un engagement écologique précoce. Un être si attentif aux effets de la lumière, au passage des saisons, aux changements de la végétation, devait être parmi les premiers à se soucier d'écologie. C'est ainsi que Françoise Chamska s'est engagée aux côtés de Brice Lalonde dès la fin des années 1970, réalisant des affiches pour sa campagne aux élections municipales de mars 1977. Constante dans toutes ces découvertes, la série des Notre-Dame, qui commence en 1969 lorsque l'artiste s'installe avec ses filles place du Petit-Pont, plus qu'un simple fil rouge, semble avoir joué le rôle d'une sorte de pierre de touche à laquelle le peintre vient se confronter à intervalle régulier. La cathédrale tant aimée des Parisiens ressemble à une sentinelle bienveillante. C'est une voisine solidement plantée (et pourtant si fragile !) de l'autre côté du petit bras de la Seine. Ce motif familial, objet de l'exposition et du catalogue destinés à marquer le premier anniversaire de l'incendie du monument, a pu ainsi donner lieu à une série féconde, à l'image des cathédrales de Monet.

Dans son entreprise de confrontation avec le réel, la peinture de Françoise Chamska n'est pas pour autant un réalisme. Ses effets de déformation volontaire et le choix de couleurs souvent spectaculaires la rapprochent plutôt d'un expressionnisme dans la tradition de l'École de Paris du début du XX^e siècle. Sa peinture témoigne d'un rapport au monde qui aurait pris acte de ce que toutes les perceptions sont subjectives et/ou symboliques. C'est sans doute aussi pour cette raison que l'artiste a si souvent traité le thème des métamorphoses. Ses œuvres présentent un réel en perpétuel changement, des corps humains qui se transforment en végétal – et retour. Elles évoquent ainsi la sculpture baroque et rend hommage à la nature transitoire des choses.

Françoise Chamska est encore une artiste dans son temps par sa trajectoire sociale et professionnelle. Dans la peinture de sa jeunesse, on devine un enthousiasme certain malgré les thèmes traités qui évoquent souvent la guerre et une réalité sociale difficile, ainsi



Le Ciel et la Terre (fig. 080) ou *La Colombe assassinée* (fig. 068) qui comptent parmi ses premières toiles. Dans son âge plus mûr, sa peinture est marquée par l'expérience de la vie de famille avec ses bonheurs et ses drames, en particulier une séparation et la perte d'une toute petite fille. Les filles de l'artiste, sujets de tant d'œuvres, complices de tant d'autres au long de leur existence commune, ses petits-enfants et ses amis, sont au cœur de son travail. Les portraits exposés en témoignent. Sans mièvrerie, c'est à cet entourage affectif que revient régulièrement le peintre. Son activité artistique dépend aussi évidemment des conditions matérielles de sa vie : n'assurant pas un revenu stable, elle ne peut être pratiquée que sur un temps libre. Françoise Chamska a travaillé toute sa vie. Dès janvier 1946 (elle est alors âgée de 20 ans), elle est dessinatrice dans une maison d'édition. Très vite, elle marque une certaine prédilection pour le textile, réalisant des chapeaux pour les amies de sa mère d'abord, puis pour des maisons de couture. Elle réalise des vitrines, peint des robes (fig. 065) : tout lui est support d'expression. Elle sera aussi décoratrice et rédactrice dans des publications « féminines ». Tous ses proches disent qu'elle avait un sens inné de la décoration, une capacité à rendre son environnement joyeux par quelques interventions judicieuses, attentive à la justesse de la place des objets dans une maison ou dans une installation. La décoration intérieure, tâche généralement rattachée aux travaux domestiques féminins, doit être prise au sérieux, en particulier quand elle débouche sur une activité professionnelle comme ce fut le cas pour Françoise Chamska qui réalisa la décoration de plusieurs chambres d'enfants et de nombreux appartements témoins.



006
Soleil sur l'étang
 Soie peinte
 190 x 90 cm
 Non signé non daté

Le travail artistique de Françoise Chamska semble indissociable de ces diverses activités. Si la hiérarchie habituelle distingue soigneusement les Beaux-arts de productions décoratives rejetées du côté de l'artisanat, de nombreuses artistes femmes contemporaines telle Sheila Hicks, dans la lignée d'Annie Albers, se sont réapproprié cet aspect du travail artistique et l'ont mis en avant de façon assumée. Comme elle l'écrit, l'artiste accordait une grande importance au travail dans sa dimension la plus matérielle : « *Le peintre est un ouvrier ; à quel plus beau titre pourrait-il prétendre ?* » (cf *infra* p. 26). Elle évoque dans le texte un peu plus loin le plaisir sensuel de la peinture qui sort du tube. Les proches de Françoise Chamska se rappellent sa pudeur à se présenter comme artiste professionnelle, et sa répugnance à démarcher les galeries pour vendre sa peinture. En 1964, elle a pourtant les honneurs d'une exposition personnelle chez Drouot-Soulanges, rue de l'Odéon, puis en 1968 elle expose à la Mairie de Mantes-la-Jolie, un an après avoir reçu le Grand Prix de la Ville (fig. 005) et à nouveau en 1971. Après quelques expositions collectives, comme au Salon des Femmes peintres au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris en 1973, elle choisit de monter des expositions plus confidentielles, dans son atelier de la place du Petit-Pont, montrant et vendant des soies peintes, un peu pour gagner de quoi vivre, mais surtout pour partager avec ses amis son besoin irrésistible de peindre.

C'est sans doute autant pour cette discrétion toute « féminine » de l'artiste – comme réponse aux injonctions complexes pesant sur les artistes-femmes – que pour sa recherche résolument figurative, que ce travail reste mal connu. Pourtant, il ne faudrait pas se laisser prendre au trompe-l'œil faussement intemporel que constituent les vues de Notre-Dame : cette peinture est radicalement en prise avec son temps. ■



007
La jeune fille aux oiseaux
 Gouache et encre sur papier kraft
 27,5 x 20,5 cm
 Signé F. Megglé sans date
 Avant 1951

Caroline Megglé

Françoise Chamska, « ma meilleure amie »

Comment parler des personnes que nous avons connues ? Il me semble qu'il y a autant de vérités que de liens vécus. Pour évoquer la femme qu'était Françoise Chamska, je peux simplement poser quelques mots sur des souvenirs, des impressions, des sentiments, les miens et ceux que l'on m'a confiés. Françoise Chamska était ma grand-tante, la petite sœur de mon grand-père Jacques Megglé, qu'on appelait Dado. Comme plusieurs enfants de la fratrie, Françoise s'était vu attribuer un surnom, celui de Pépée, qui lui est resté dans la famille même si, m'a-t-on dit, elle s'en était un peu lassée avec les années ; aujourd'hui comme hier, je ne peux pourtant pas l'appeler autrement. J'ai eu la chance de la connaître, plus et mieux que ce que l'on connaît d'ordinaire de nos grands-tantes, et de la voir régulièrement pendant une vingtaine d'années. Avec mes frères et sœur, nous avons grandi avec autour de nous des tableaux de Pépée, dont ce *Paysage imaginaire* dans les bleu, jaune et vert que j'ai l'impression d'avoir vu toute ma vie, changeant souvent de place au gré des déménagements et réaménagements successifs de mes parents, mais toujours là, témoin familier et rassurant des petits et grands bouleversements de nos vies.

Nous avions près de 60 ans de différence, un peu plus pour ma petite sœur. Un été pourtant, du haut de ses cinq ans, ma sœur Manon a décrété que Pépée était sa *meilleure amie*. Autour de la Ferrane, la maison toulonnaise qui avait été celle de ses parents, et dans la douceur provençale qui l'invitait à la promenade, Pépée se laissait talonner par cette petite fille bavarde. Ma sœur loue aujourd'hui la patience de notre grand-tante, une patience sans doute amusée, ce qui ne l'empêchait pas de prendre les enfants que nous étions au sérieux. Ainsi, pour nous, elle n'était pas une adulte comme les autres, ce qui la rendait d'autant plus intéressante et attachante. Elle ne nous regardait pas avec des idées ou des attentes particulières, ne nous posait pas les questions habituelles et souvent un peu embarrassantes des adultes. Outre le fait qu'elle aimait beaucoup la compagnie des jeunes, je crois qu'elle avait cette capacité à accueillir simplement l'autre dans ce qu'il était et ce qu'il avait de bon.

Si elle aimait s'échapper de Paris et se rapprocher de la nature, à l'occasion dans le jardin de mes parents à Chatou et plus souvent dans sa maison de "Fort-fleur" en Normandie, c'est bien dans

008
« Paysage imaginaire »
 Huile sur bois
 19 x 27 cm
 Signé Chamska en bas à gauche sans date
 Années 1980



son appartement parisien haut-perché qu'elle peignait. Des visites que nous lui avons rendues place du Petit-Pont, je garde un souvenir ému et ébloui. Monter ces escaliers interminables, entre-apercevoir à chaque niveau une petite pièce de vie, atteindre le dernier étage qui croulait sous les toiles, et enfin l'atelier, qui pour moi était bien plus dehors que dedans. Dehors, parce qu'on était instantanément aspiré par la lumière et Notre-Dame. Dans mon regard d'enfant, ma grand-tante qui peignait la cathédrale sous toutes les lumières, ce n'était rien de moins que Monet et sa cathédrale de Rouen qui changeait de couleurs au gré des heures. Lorsque Notre-Dame a brûlé, après la désolation et la peur, j'ai pensé aux tableaux de Pépée et je me suis sentie à la fois rassérénée et reconnaissante. Dans tous les cas, Notre-Dame ne mourrait pas, parce que des artistes comme elle, des écrivains, avaient patiemment conversé avec elle et en avaient tiré une œuvre qui échappait à la cathédrale elle-même. D'autres formes, d'autres vies dans le temps, l'espace et le cœur des hommes. J'étais fière de ma grand-tante peintre, dont j'aimais la peinture douce et chaleureuse, les couleurs vives ou pastel, le trait si particulier que l'on retrouve dans certains motifs comme les arbres. On en aperçoit un en arrière-plan des *Ombres*, ce tableau qui représente la petite terrasse de la Ferrane, où Pépée aimait se rendre l'été. On sent dans ce tableau tous les bienfaits de la Provence qu'elle venait chercher, la chaleur et la quiétude, les odeurs de pin et de romarin, le chant un peu étourdissant des cigales et ce vert à perte de vue. La lumière et les couleurs surtout, mais aussi les saveurs, les grandes tablées familiales et les rires d'enfants.



Photo de l'artiste
à La Ferrane
devant les lauriers roses
à l'âge de 60 ans

Encouragée dès l'enfance par sa famille, et par l'exemple de sa sœur Simone, elle a toujours dessiné, toujours peint. Ainsi elle a pu détonner, déconcerter, parce que sa vie de femme ne correspondait pas aux canons de l'époque, parce qu'elle ne s'intéressait ni aux fourneaux ni aux autres choses du quotidien. Même aujourd'hui, si l'on considère bien plus le travail et l'œuvre des femmes, il me semble que demeure une attente forte sur le rôle des femmes dans le bon fonctionnement de nos maisons. Et moi qui me sens souvent bousculée par ce matériel si pressant, j'admire la liberté que se donnait ma grand-tante de le fuir, d'aller toujours et avant tout vers ce qui importait le plus pour elle, les êtres chers et sa peinture...

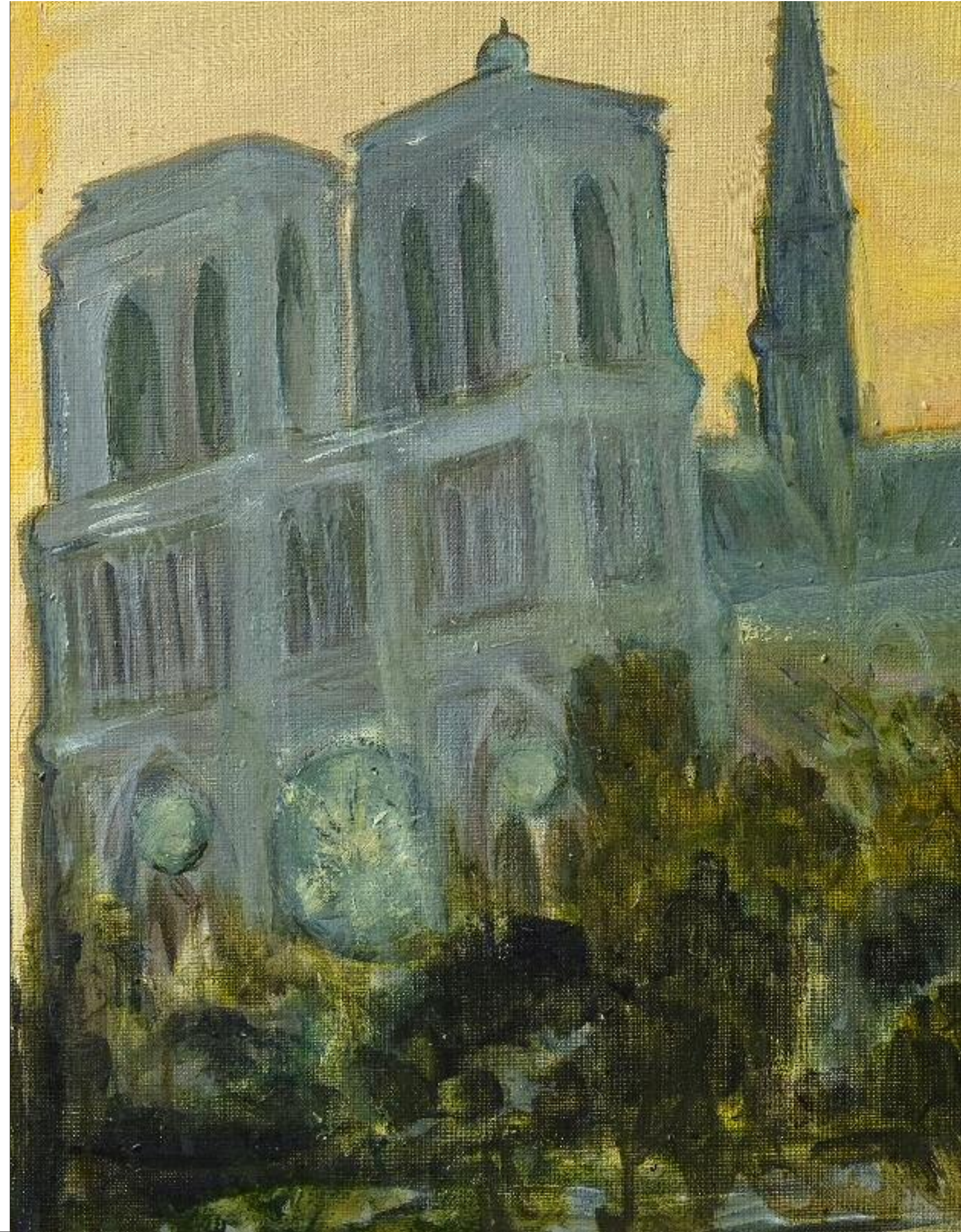
Fuir la dureté ou l'ennui du matériel n'est pas s'échapper du monde réel, mais plutôt choisir de se concentrer sur sa dimension sensible et affective. Choisir d'habiter ce monde différemment, en se rendant chaque jour disponible à la beauté et à la création. Il faut sans doute un mélange d'insouciance, de courage et de confiance pour vivre de la manière dont a vécu ma grand-tante. Tout en étant souvent seule, elle était entourée et soutenue par ses filles, ses petits-enfants, ses neveux et nièces, ses amis, et par ses anges qu'elle avait vus partir et qui étaient encore si présents. Son monde intérieur prenait beaucoup de place, et c'était à travers sa peinture que Pépée nous en parlait. J'aimais sentir cette part de mystère, qu'elle cultivait en elle et surtout pas dans ses rapports aux autres, emprunts de naturel et de simplicité.

Elle a su résolument et paisiblement être la femme qu'elle était, recevoir et créer, donner ce qu'elle avait à donner, avec son charme et son talent bien particuliers. Françoise Chamska était une belle personne et une grande artiste et je suis heureuse qu'on lui rende hommage aujourd'hui. ■

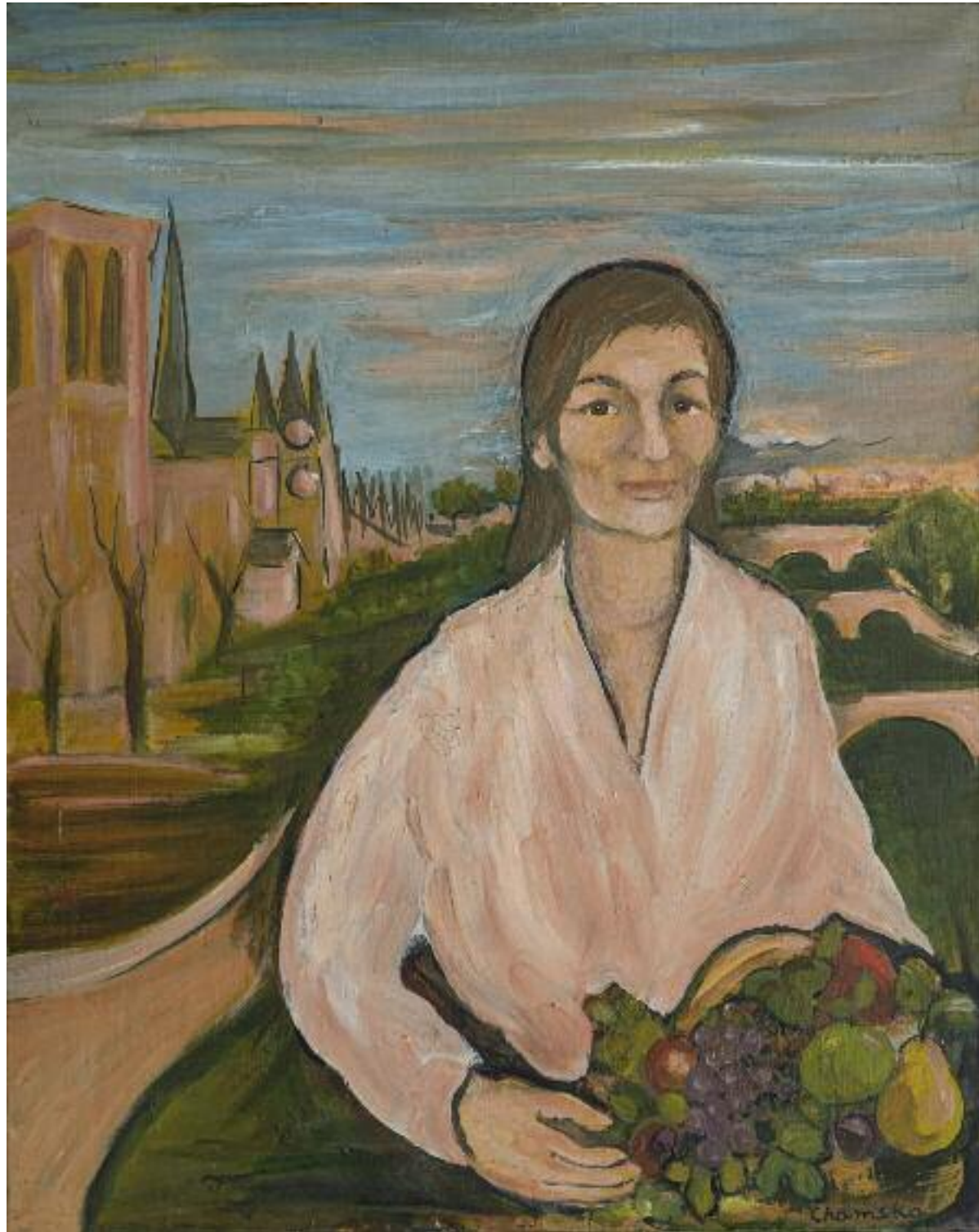
009
« **Les Ombres** »
gouache
65 x 50 cm
Non signé non daté

Lorsqu'elle était à la Ferrane, on pouvait souvent l'apercevoir marcher lentement, les bras derrière le dos, observant et se laissant traverser par toute cette bonté méditerranéenne.

Quand je pense à elle, je vois son regard si particulier, à la fois aiguisé et un peu ailleurs. J'entends sa voix basse et colorée nous signaler à l'improviste des petits bonheurs sensibles auxquels nous n'avions pas prêté attention, avec des mots fétiches tels que "formidable", "épatant", "délicieux"... Ce rapport poétique au monde, cet affût tranquille du merveilleux de l'existence, cette priorité accordée au beau et au bon, c'était pour moi la démonstration vivante de ce qu'était un artiste. Pépée était née artiste et a vécu sa vie en artiste.



**Lever de soleil
sur Notre-Dame**
Détail
œuvre reproduite p.27



Peindre Notre-Dame, un cœur à cœur

Au 6 place du Petit-Pont, l'escalier en colimaçon taillé dans le bois du vieil immeuble s'étire depuis le niveau de la rue jusqu'à la terrasse au 6^e étage. Deux fenêtres s'ouvrent à chaque étage de l'appartement qui en compte quatre. Une pièce par niveau (fig. 001).

Depuis chacune des fenêtres, on découvre l'un des plus beaux monuments du monde, la cathédrale Notre-Dame de Paris, précédée de son vaste parvis d'où émergent des toits et le clocher de Saint-Gervais derrière l'Hôtel-Dieu. La cathédrale vue de trois-quarts s'étend de tout son long, bordée par la Seine enjambée de quatre ponts qui agrafent l'Île de la Cité à la rive gauche : d'abord le Petit Pont, le plus ancien pont de Paris, chanté par François Villon dans sa « Ballade des femmes de Paris », où Jeanne la Héronne vendait du gibier maigre au tout début du XV^e siècle. Viennent ensuite le Pont au Double, le Pont de l'Archevêché, le Pont de la Tournelle qui porte la haute statue de sainte Geneviève patronne de Paris, et le Pont Sully. Ils sont comme les amarres de ce grand paquebot que constitue la cathédrale poussée par le courant du fleuve, en route depuis neuf siècles, traçant son chemin immobile de l'orient à l'occident.

Le paysage est boisé : les grands peupliers deltoïdes qui poussent les pieds dans l'eau font un rideau de verdure devant le jardin de l'archevêché. Le long du quai dont le revêtement gris double le ruban sombre du fleuve, la vue plonge sur le square de la Bûcherie, au premier plan, avec ses grands arbres. Plus au fond, derrière les immeubles bordant la rue de la Bûcherie et la librairie Shakespeare and Co, le petit square Viviani s'étend devant la vieille église Saint-Julien-le-Pauvre et son « plus ancien arbre de Paris » planté sous le règne de Marie de Médicis.

Telle est la vue que Françoise Chamska découvre en arrivant avec ses trois filles au 6 place du Petit Pont le 4 août 1969. On grimpe dans l'immeuble comme dans une tour ou dans un clocher d'église. Comme elle est peintre, elle peint alors ce panorama sublime qui s'étend devant ses yeux, l'impressionnant monument qu'on vient visiter du monde entier et qu'elle a le privilège d'avoir pour elle seule chaque jour de sa vie, du matin au soir, été comme hiver.

Un dialogue cœur à cœur s'installe, qui ne se tarira pas, avec la dame de pierre et ses acolytes, la Seine sinueuse, serrée dans l'étroitesse des quais, mystérieuse de toutes les générations qu'elle charrie depuis des millénaires, qui ont vécu et disparu, symbole du temps qui passe et de la mémoire active quand la cathédrale incarne l'immuabilité et l'éternité. Le dialogue s'établit aussi avec la ville, ses quais, ses places, ses immeubles habités jusqu'aux étages les plus élevés dans ce quartier ancien aux constructions étroites, grouillant d'une foule dense, les habitants du quartier et surtout les millions d'étrangers qui viennent souvent en coup de vent, excités, bruyants. Pendant quarante ans, Françoise Chamska a peint la cathédrale dans son écrin d'arbres, plaçant son chevalet devant telle ou telle fenêtre, montant ou descendant d'un ou deux étages, son lieu de pose changeant à peine mais provoquant chaque fois un regard nouveau. Les lumières varient à l'infini, depuis le lever du soleil, au chevet de la cathédrale, qui laisse la façade au premier plan dans une ombre grise, jusqu'au soir où le soleil, devenu invisible, caresse la façade et les tours de couleurs chaudes. Les saisons font changer les lumières et la végétation : l'été la vue est partiellement bouchée, l'hiver elle se dégage. Les ciels mouvants se reflètent jour et nuit dans l'eau du fleuve, à qui ils confèrent les couleurs les plus délicates ou les plus sombres. Parfois ce sont les ponts qui se reflètent dans le ciel.

La cathédrale n'apparaît pas sur tous les tableaux. On ne voit sur certaines toiles que le ruban du fleuve qui vient lécher son flanc minéral, le haut quai qui lui sert d'assise. L'accent est mis alors sur la Seine qui s'écoule vers le spectateur dans la diagonale de la composition, placide ou inquiétante, toujours profonde. Les ponts qui la surmontent sont comme des barres de mesure musicales. Ils dessinent une partition sublime qui donne figure au temps et à la mémoire humaine investie dans la terre dont les arbres chantent le perpétuel renouvellement. Invisible, la cathédrale s'invite par l'imagination, portée par la force de la peinture, plus présente peut-être que dans sa réalité physique qui risque toujours de disparaître derrière la cécité d'un regard blasé ou pressé. Alors les branches des arbres, roses, noires, grises, tendues ou tordues, rappellent l'œil à la verticalité du monument estompé ou occulté. Le square de la Bûcherie, bien nommé avec ses arbres (aujourd'hui disparus), devient lui-même une embarcation glissant le long de la Seine, toutes branches dehors, modeste réplique par sa forme du monument voisin, le navire amiral dont il est la chaloupe. Alors les immeubles sur la rue, ourlés de terrasses de cafés, criblés de fenêtres multiples,

010
Autoportrait devant Notre-Dame
 Huile sur toile
 91 x 75 cm
 Signé Chamska en bas à droite sans date
 Années 1980

évoquent la présence des êtres humains innombrables vivant et souffrant à l'ombre de la cathédrale qui reçoit leurs plaintes et leurs joies dans son cœur tout proche. Alors enfin les festons des ponts, clairs le jour, sombres la nuit, enjambent le fleuve pour indiquer dans quelle terre millénaire et actuelle s'ancre le grand vaisseau.

Car « il suffit de passer le pont » dit la chanson, pour la découvrir. La cathédrale a quelque chose de terrible (« *terribilis est locus* » Gn 28, 17), qui peut intimider parfois, force la main du peintre à s'incliner et le peintre à se voiler la face. C'est pourquoi Françoise Chamska choisit souvent de n'en montrer qu'une partie, le transept sud et son pignon triangulaire, ou à peine un peu plus. La croisée du transept est marquée par la flèche qui pointe le zénith et indique le midi du temps spirituel jusque dans les nuits de pleine lune, point d'ancrage vertical dans la composition, signe de reconnaissance.

Si la cathédrale force le respect et impose la distance au regard le plus amoureux, elle est aussi un grand corps maternel, un manteau qui recouvre la terre des humains de toute la tendresse de ses pierres taillées de main d'hommes. Au fil des heures, sa couleur « chair » de pierre blonde se colore des teintes du ciel qu'elle reflète, orangée, grise, bleue, rose, verte, et la lumière absorbée par la matière chaude du calcaire parisien est rendue au centuple par la palette du peintre. La haute façade de pierre rythmée de cavités et de sculptures se détache sur des ciels immenses, sans cesse renouvelés.

Bordée sur son flanc sud par la Seine et les ponts, la cathédrale apparaît en majesté depuis l'atelier, de trois-quarts, sous son meilleur profil, ses deux tours jumelles coiffant élégamment la façade occidentale plantée sur le parvis, le corps du bâtiment, nef, transept et chœur, se déployant derrière, à l'horizontale. La flèche grave son trait noir dans le ciel vers lequel elle élève l'ensemble du bâtiment. A l'horizon, entre ciel et eau, la trace du front bâti souligne le lien charnel qui existe entre la cathédrale, prolongée par sa « traîne », et la ville sur laquelle elle veille et qu'elle enveloppe. Une longue queue de serpent ondule derrière la masse imposante du monument, constituée de toutes les maisons construites le long de la Seine, que la cathédrale entraîne avec elle dans son voyage mystique. Le soleil levant traverse toute la longueur de la nef et vient frapper de l'intérieur la grande rose occidentale, qu'elle fait gonfler comme un nombril humain, véritable *omphalos* delphique, centre génésiacque de Paris - et de la France -, à l'intersection des axes nord-sud et est-ouest, kilomètre zéro dans le comput des distances tous azimuts.

La belle dame de pierres, grosse de toutes les générations d'hommes et de femmes qui sont venues prier la Vierge Mère et son Fils, offre au regard du peintre le mystère insondable de l'amour divin. Françoise Chamska, en recevant ce mystère dans sa contemplation quotidienne, offre à l'humanité la patience de son travail, la fermeté de son dessin et la recherche infinie de ses couleurs, pour manifester comme jamais vue encore, la beauté fulgurante de cet amour.

Les œuvres exposées sont toutes des variations sur ce thème unique, « Notre-Dame en Seine », Notre-Dame en scène aussi, bien sûr. Ce thème est décliné en 45 tableaux selon des cadrages et des formats différents. La série, comme un immense kaléidoscope, comble l'œil des visiteurs encore bouleversés par la mutilation de la silhouette de la cathédrale dans le ciel de Paris un an après l'incendie. Elle forme un tout original tant par la variété des toiles que par la continuité du geste pictural. Chaque tableau invite le regard à un instant de contemplation pour lui seul, tout en renvoyant *de facto* à l'ensemble de tous les autres tableaux exposés. Chaque tableau - totalité unique - trouve son sens dans l'existence de tous les autres.

Chaque tableau témoigne aussi d'un rapport existentiel établi par Françoise Chamska - parfois à son insu - avec la réalité qu'elle perçoit, selon les heures du jour et les saisons, les épisodes de sa vie, ses humeurs. Il exprime une relation intime entre la sensibilité du peintre et l'image que lui renvoie la cathédrale à un moment donné. Le peintre et son modèle jouent l'une de l'autre, l'une sur l'autre. Cette relation métamorphose les données atmosphériques et matérielles objectives en les faisant passer par le filtre des données personnelles et spirituelles de l'artiste. Les pages qui suivent présentent ainsi l'immense palette de la sensibilité d'une femme peintre incarnée dans son temps : son dialogue cordial avec la cathédrale déploie le rendu de sa vie, à fleur de toile.

La réalité mystérieuse créée par la main de l'artiste, dans la proximité et la distance produites par l'œuvre d'art, donne à la cathédrale Notre-Dame de Paris une manière toute nouvelle d'exister.

I.R-C



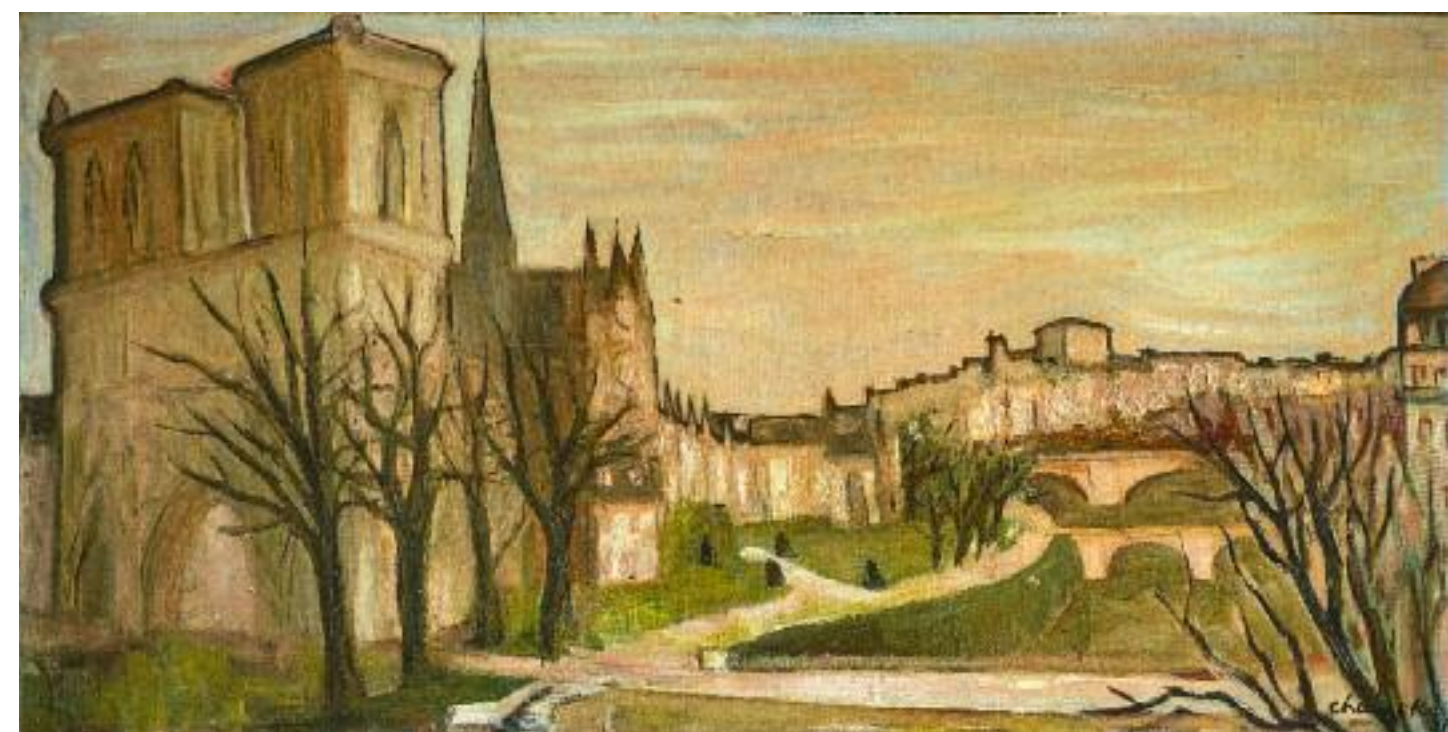
011
"Notre-Dame d'or"
ou Coucher de soleil sur Notre-Dame
Huile sur toile
65 x 92 cm
Signé Chamska 86 en bas à gauche



012
**Notre-Dame jaune
et son parvis
sous un ciel d'orage**
Huile sur toile
38 x 46 cm
Non signé non daté
Années 1990



013
**Notre-Dame
jaune et la Seine
sous un ciel d'orage**
Gouache sur papier
54 x 69 cm
Non signé non daté
Années 1990



014
**"La Reine a mis sa traîne d'apparat"
ou "Notre-Dame et sa traîne"
ou encore "Notre-Dame et sa suite"**
Huile sur contreplaqué
60 x 120 cm
Signé Chamska en bas à droite sans date
Années 1970

015
Notre-Dame et ses ponts sur la Seine au printemps
Pastel gras sur papier
21 x 29 cm
Signé Chamska en bas à droite sans date
Années 1980



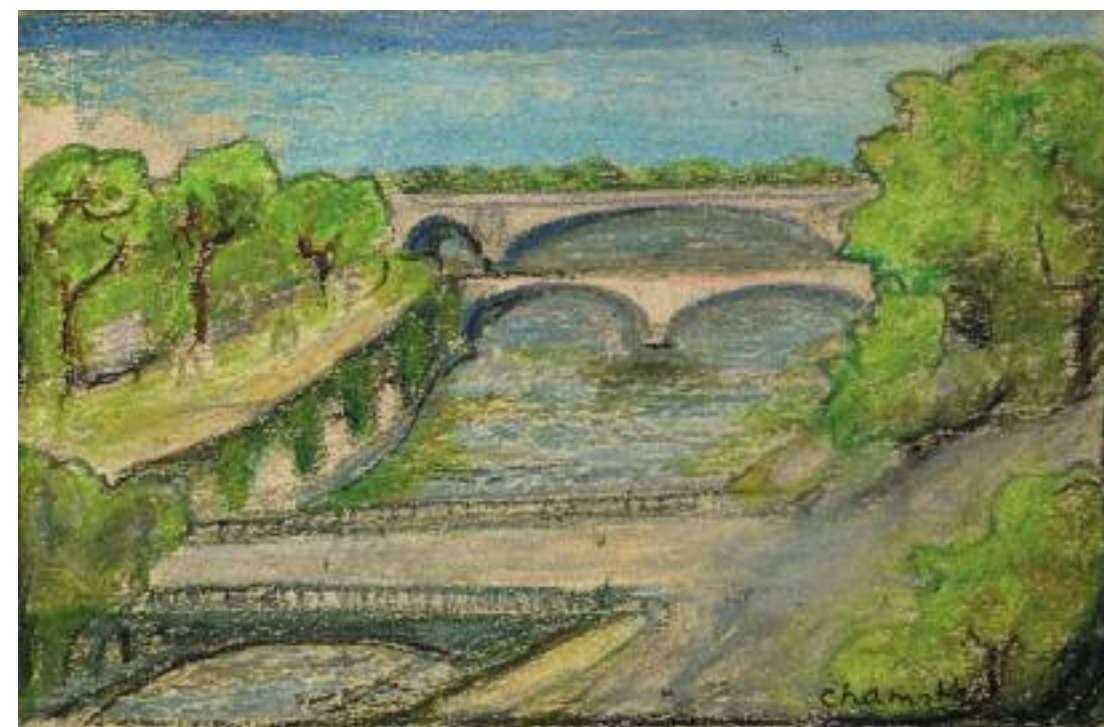
016
La Seine et ses ponts au flanc sud de Notre-Dame en été
Huile sur toile dans une boîte peinte
14,5 x 22 cm
Signé Chamska en bas à droite sans date
Fin des années 1970

017
Les ponts et les jardins de Notre-Dame en été
Huile sur toile
19 x 24 cm – 23 x 28 cm dans la boîte peinte par l'artiste
Signé Chamska en bas à droite sans date
Années 1980



018
La traîne de Notre-Dame et les ponts dans la lumière dorée de l'été
Huile sur toile
26,5 x 34,5 cm
Signé Chamska en bas à droite sans date
Vers 1970

019
Petit paysage avec Notre-Dame sur la Seine au début du printemps
Huile sur toile
14 x 22 cm
Signé Chamska en bas à droite sans date
Vers 1980



020
Les ponts et les jardins de Notre-Dame au printemps
Pastel gras sur papier
13,5 x 20 cm
Signé Chamska en bas à droite sans date
Début des années 2000

Le peintre est un ouvrier.
 à quel plus beau titre pourrait-il prétendre ?
 et son outil, c'est la couleur.
 mais le peintre est un ouvrier des profondeurs,
 car la peinture est chemin vers l'intérieur
 des choses - le peintre se veut celui qui trouve
 le trésor enfoui - et le hasard est là son
 maître - ou la Providence. Elle conduit sa
 main - quand elle le veut bien -
 En fait il est peut-être seulement lui -
 même l'outil -
 on se sert de lui. on lui demande rare-
 ment son avis - l'artiste est un homme qui a
 aliéné sa liberté -
 Il est celui qui s'abandonne.
 à travers le matériau qu'il propose
 la création se crée -
 Soignons humbles - et émerveillés.

- N'avez-vous jamais senti que le petit pan
 de mur que Proust admirait tant -
 cette tache jaune et qui donne toute sa dimen-
 sion spirituelle à la rue de Belft pourrait
 peut-être être venue se poser là, inégalement
 dans le panneau de Vermeer, appelée comme
 par hasard...

et c'est pourtant elle qui est la marque
 fulgurante de cet autre monde tout à empi-
 entré ouvert.

et cette pâte molle qui sort indolamment
 du tube - sous son air bonasse - est
 peut-être le fer le plus acéré, à nous donner,
 pour partir à la conquête de cet envers
 du décor qui est en définitive notre unique
 et jamais comblé désir.

Françoise Chamska

Texte publié à l'occasion
 de l'exposition à la Mairie
 de Mantes-la-Jolie
 en avril 1971

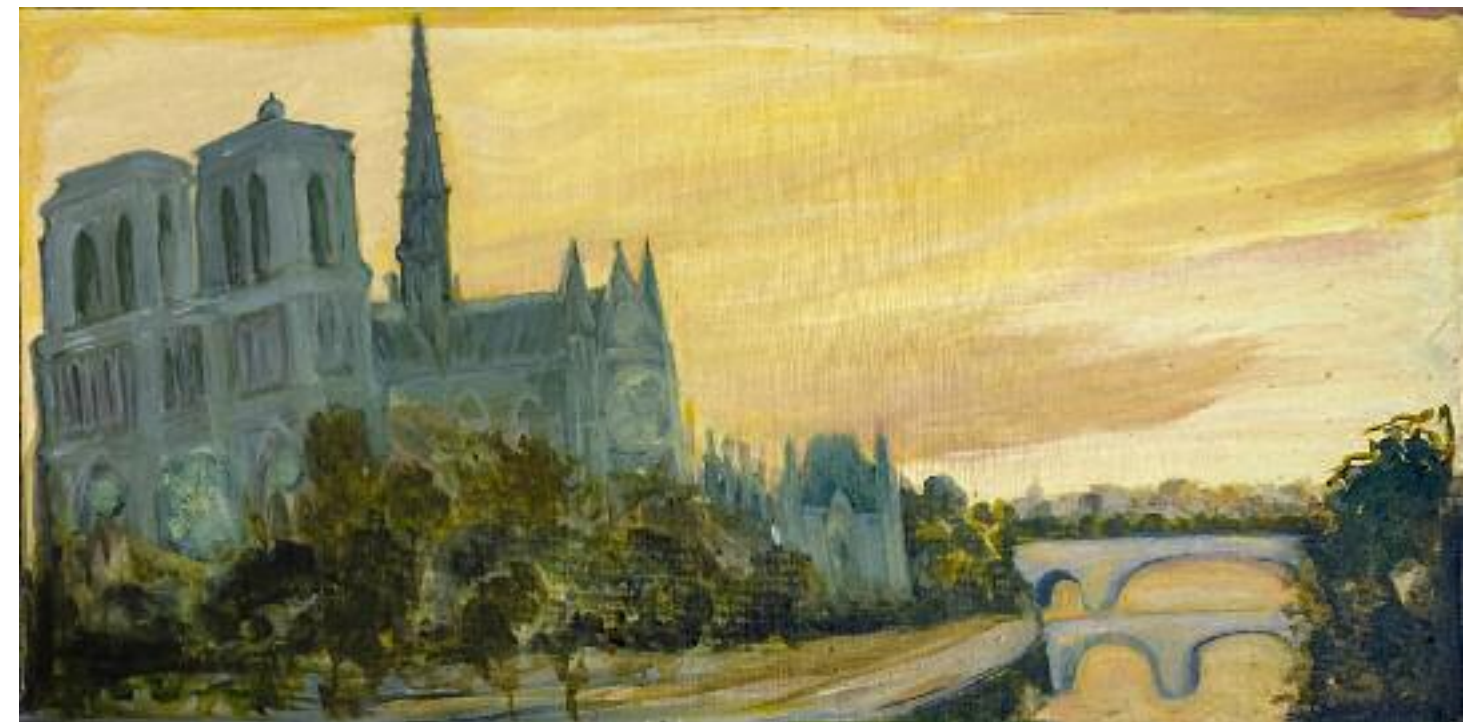
021

Panorama parisien avec Notre-Dame

Huile sur contreplaqué

30 x 122 cm

Non signé non daté



022

Lever de soleil sur Notre-Dame

Huile sur contreplaqué

48 x 97 cm

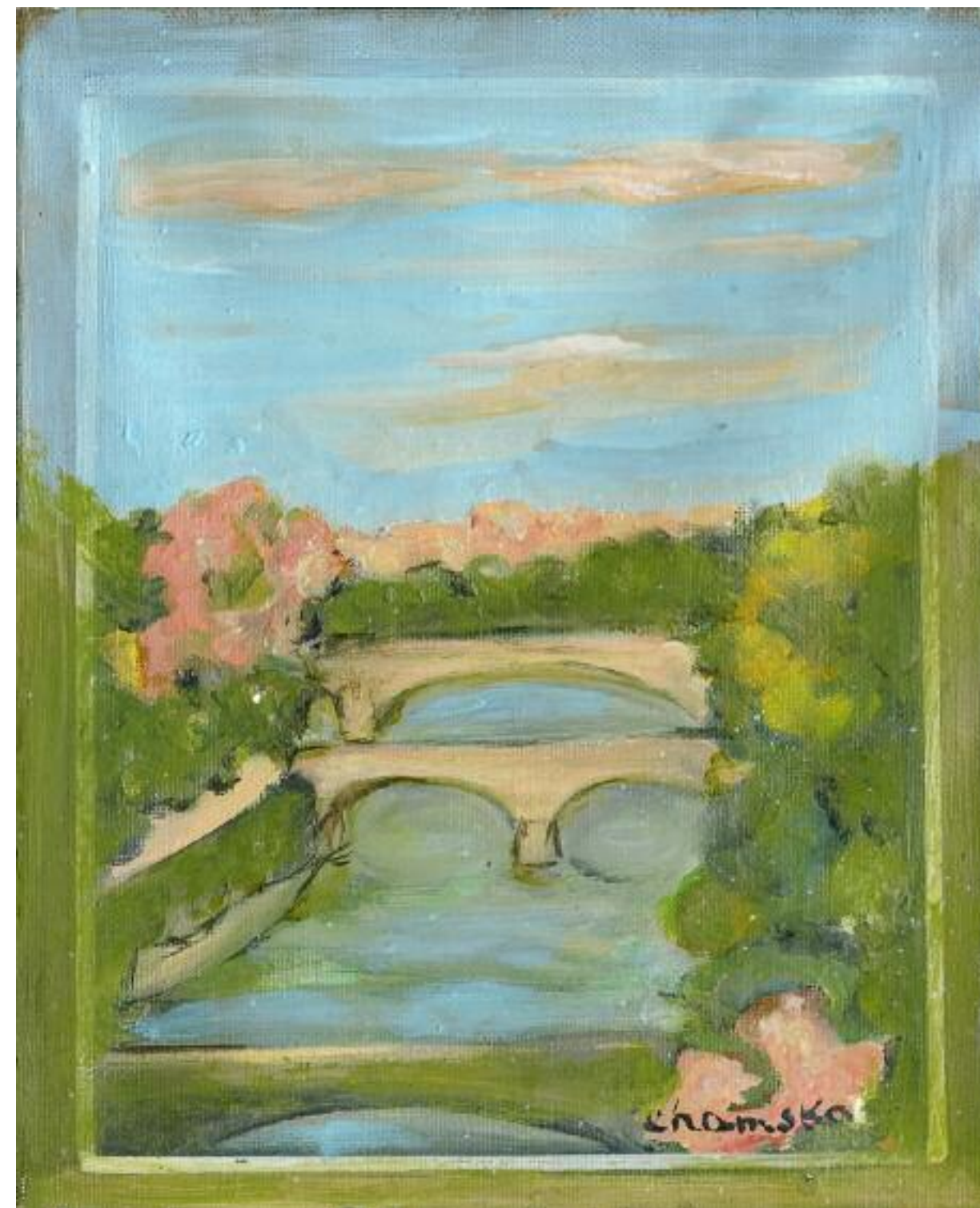
Signé Chamska 86 en bas à droite



023
**Les bouquinistes
devant Notre-Dame**
Huile sur papier
70 x 100 cm
Non signé non daté
Années 1990



024
Paysage avec Notre-Dame et ses ponts en orangé
Huile sur toile
30 x 40 cm
Signé Chamska en bas à droite sans date
Début des années 2000



025
**Petit paysage de printemps
avec les ponts de Notre-Dame**
Huile sur toile
27 x 22 cm
Signé Chamska en bas à droite sans date
Années 1990

026

Les ponts de Notre-Dame sous les arbres au printemps

Huile sur contreplaqué

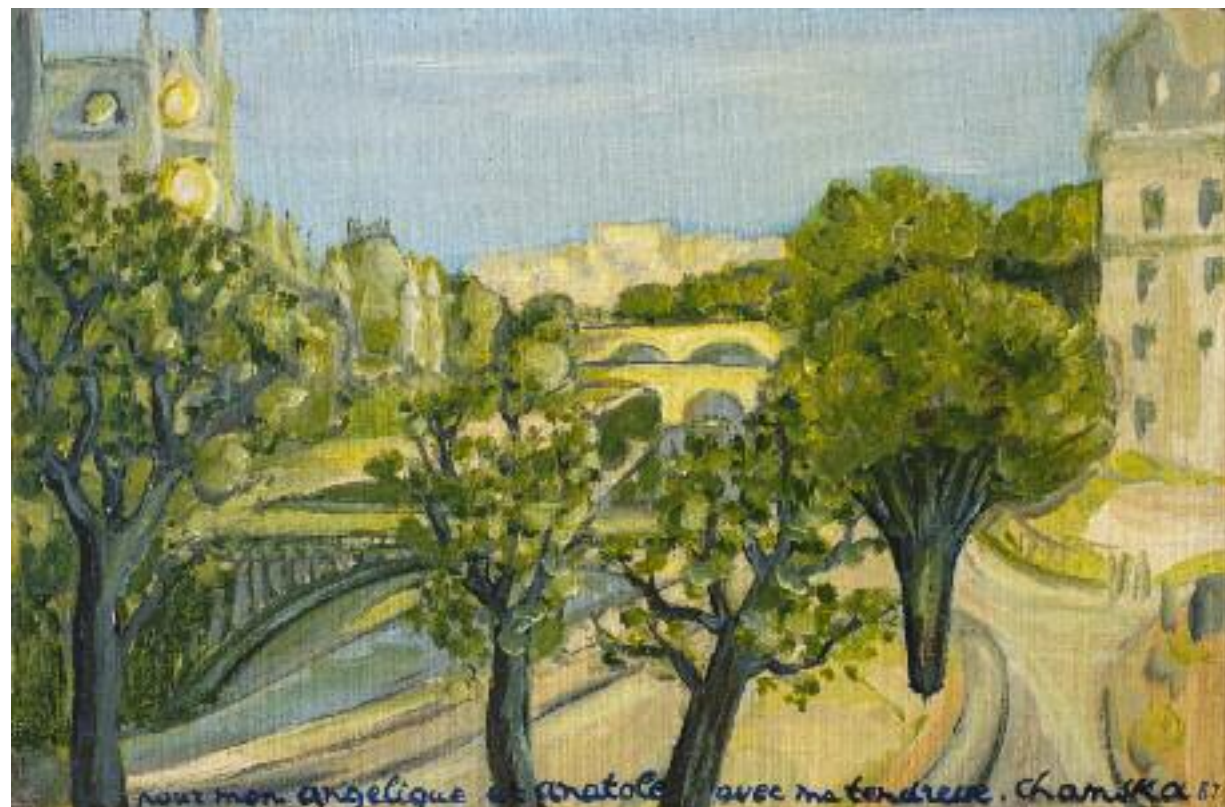
27 x 41 cm

Signé Chamska en bas à droite sans date à l'origine

Dédiacé en bas de la toile :

"pour mon Angélique et Anatole avec ma tendresse Chamska 87 »

Années 1980



027

Vue sur le chevet de Notre-Dame depuis l'Ile Saint-Louis

Huile sur toile

24 x 30 cm

Signé Chamska en bas à droite sans date

Années 1970

028

Notre-Dame parmi les arbres en fleurs

Huile sur toile

33 x 46 cm

Signé Chamska 73 en bas à droite



029

"L'automne sur Paris"

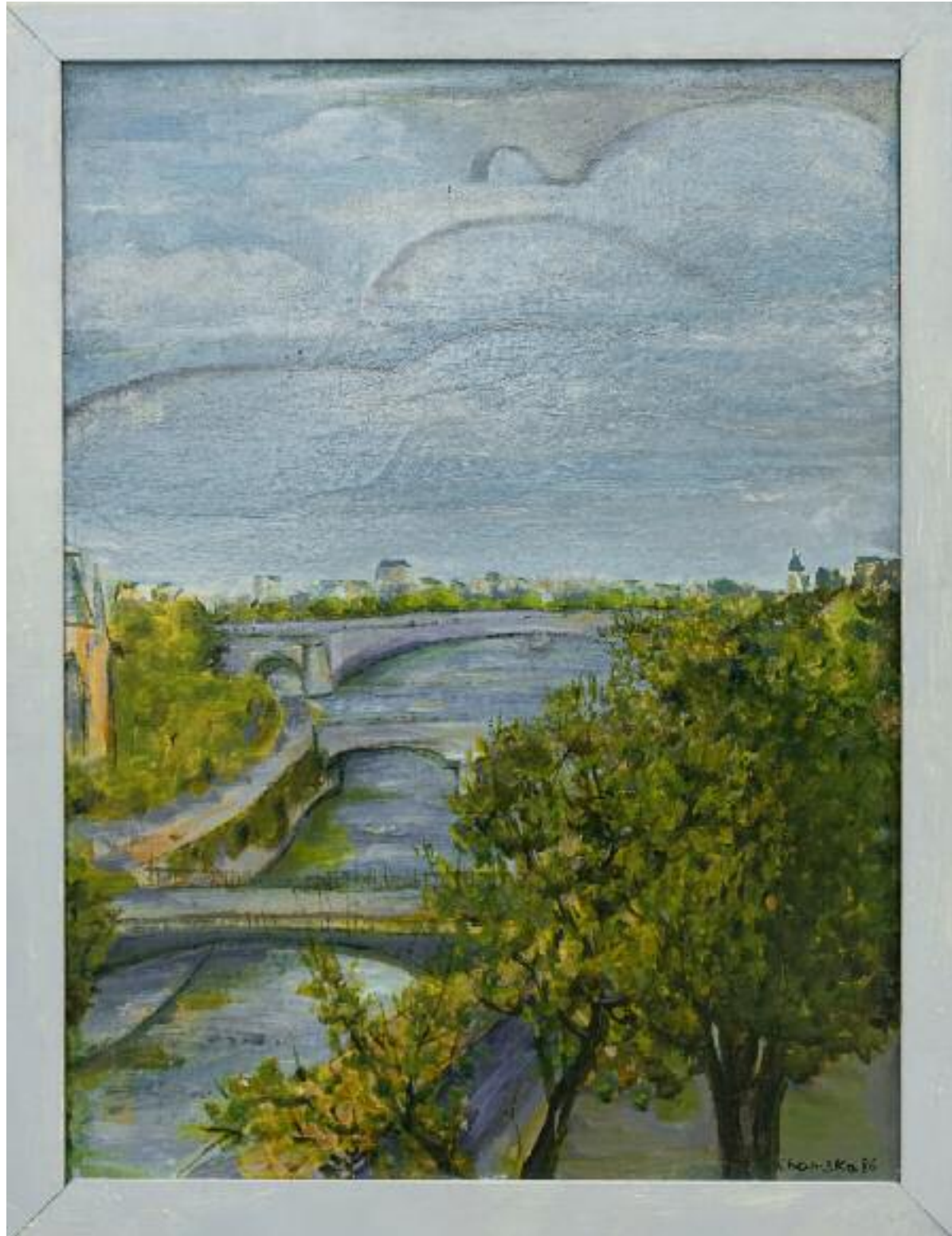
ou Grand paysage avec Notre-Dame et ses ponts au soleil d'automne

Huile sur toile

115 x 90 cm

Non signé non daté

Années 1990



030
**Les ponts
de Notre-Dame,
sur la Seine
comme au ciel**
Huile sur contreplaqué
77 x 57 cm
Signé Chamska 86
en bas à droite

031
**Paysage avec
Notre-Dame et
la Seine dans
la lumière bleutée
du printemps**
Huile sur carton
entoilé
50 x 61 cm
Signé Chamska
en bas à gauche
sans date



032
Notre-Dame rose en son parvis
Pastel gras sur papier
21 x 29 cm
Signé Chamska en bas à droite sans date
Années 1980



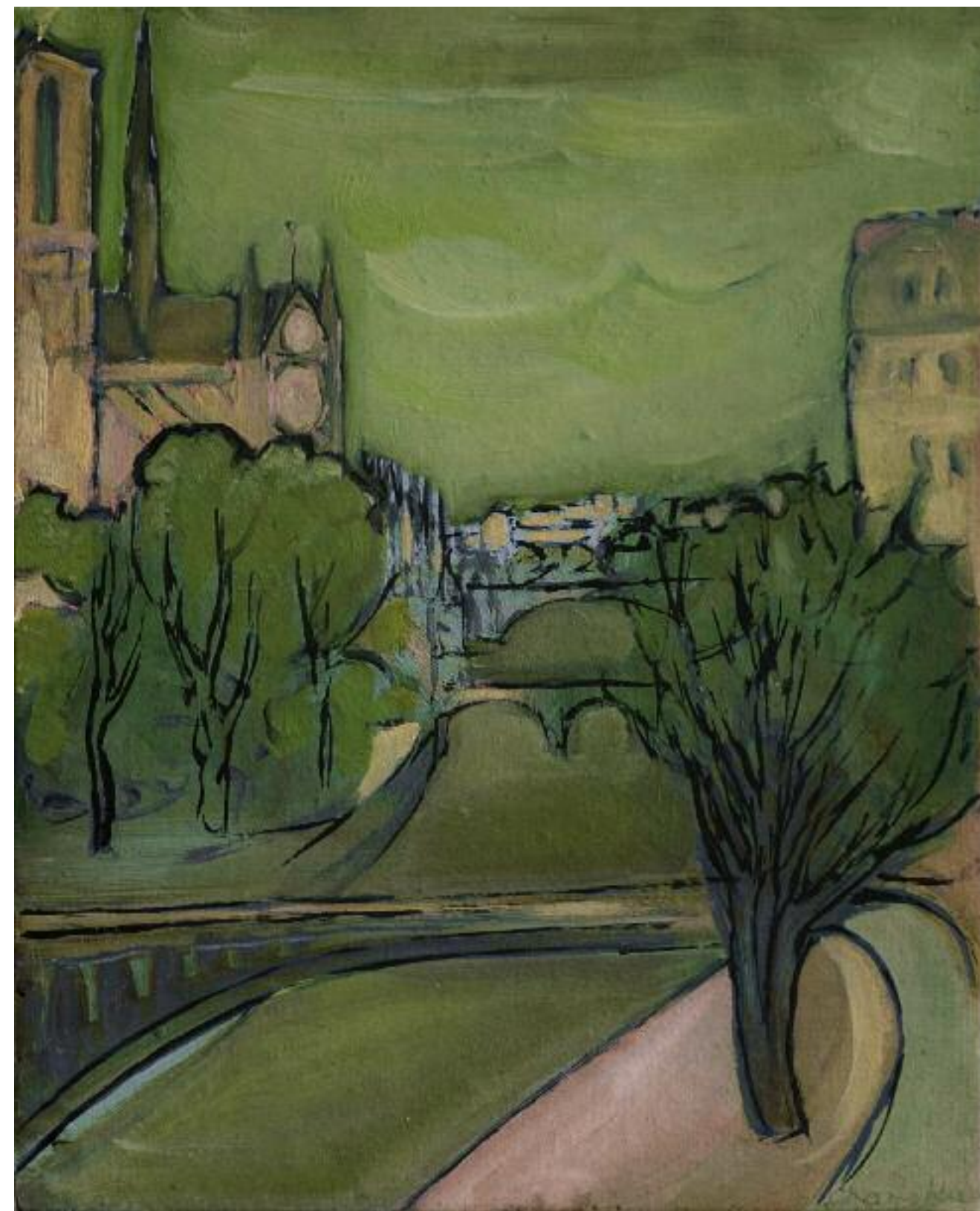
033
**Notre-Dame et ses ponts.
Vue sur la Seine sous les arbres en été**
Gouache sur papier
30 x 39 cm
Non signé non daté
Années 1980



034
**Petit paysage d'hiver
avec Notre-Dame
et ses ponts**
Huile sur toile
24 x 30 cm
Signé Chamska en bas
à droite sans date
Années 1980



035
**Les ponts de
Notre-Dame et
la Seine un matin
de printemps**
Pastel gras sur carton
18 x 24 cm
Non signé non daté
Années 1990



036
**Paysage vert avec Notre-Dame rose,
crépuscule de printemps**
Huile sur carton
40,5 x 32,5 cm
Signé Chamska en bas à droite sans date
Années 1980



037
Pleine lune sur la flèche de Notre-Dame
 Gouache vernie sur papier
 65 x 50 cm
 Signé Chamska en bas à droite sans date
 Années 1980



038
Les ponts de Notre-Dame aux soleils rouges
 Huile sur bois
 35 x 35 cm
 Signé Chamska 86 en bas à droite



039
Astre d'argent sur les ponts de Notre-Dame
 Huile sur toile marouflée sur bois épais
 35 x 35 cm
 Non signé non daté
 Années 1980



040
**Les ponts de Notre-Dame
 au printemps sous un soleil rouge**
 Huile sur contreplaqué
 72 x 106 cm
 Signé Chamska en bas à droite sans date
 Le cadre est peint par l'artiste



041
**Aurore d'hiver
sur Notre-Dame
et ses ponts**
Huile sur carton
50 x 54,5 cm
Signé Chamska
en bas à droite
sans date
Années 1970



042
Aube sur Notre-Dame
Huile sur toile
30 x 40 cm
Signé Chamska
en bas à droite
sans date
Années 1990



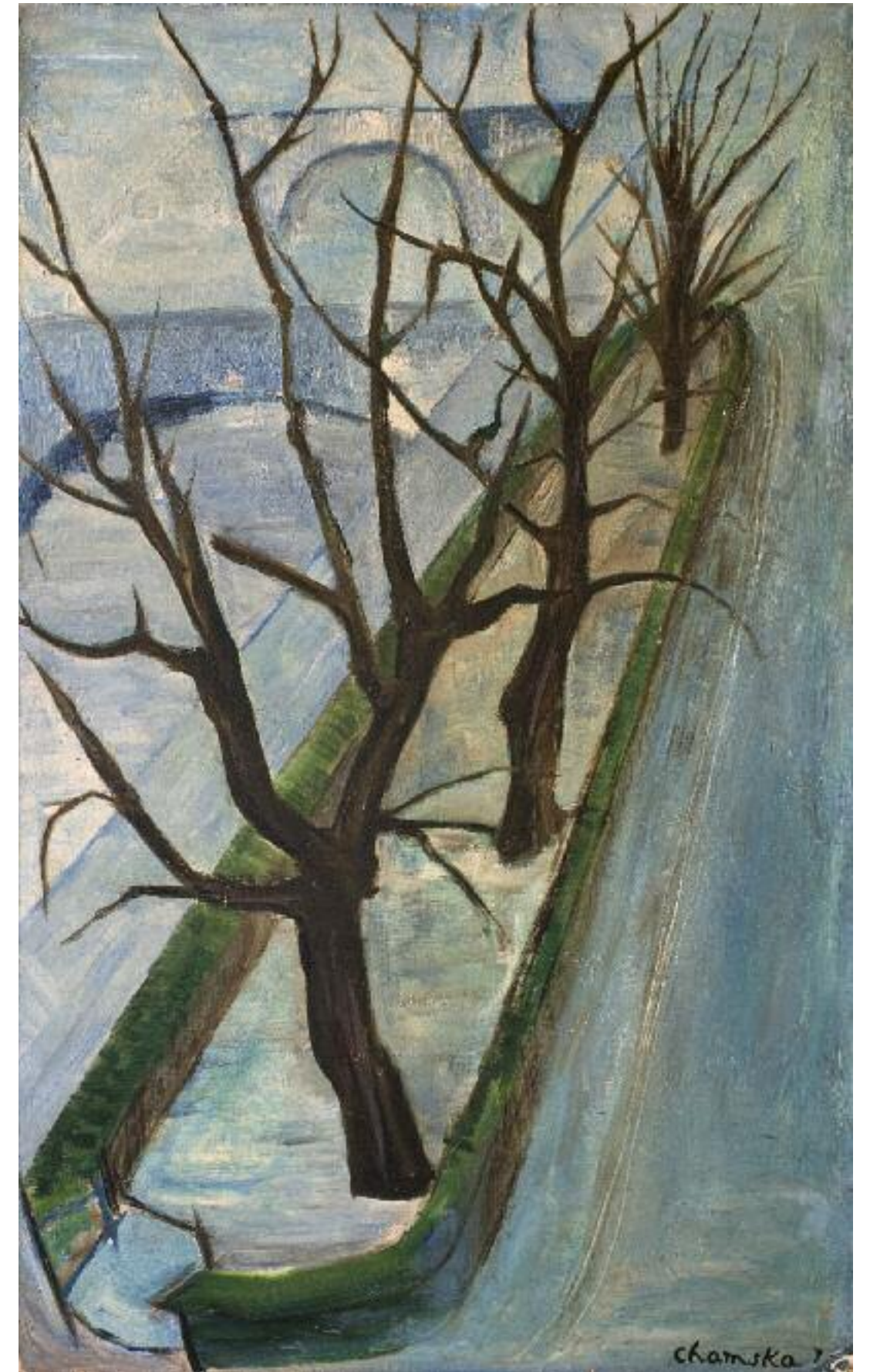
043
**Notre-Dame et la Seine
sous un ciel rose vif en été**
Huile sur toile
30 x 40 cm
Signé Chamska en bas à droite
sans date
Années 1980



044
"Paris sous la neige"
ou **Paysage avec Notre-Dame en hiver**
et **le square de la Bûcherie sous la neige**
Huile sur carton
63 x 50 cm
Signé Chamska 71 en bas à droite



045
Notre-Dame rose et sa traîne
dans **un paysage d'hiver tourmenté**
Huile sur toile
81 x 65 cm
Signé Chamska 87 en bas à droite



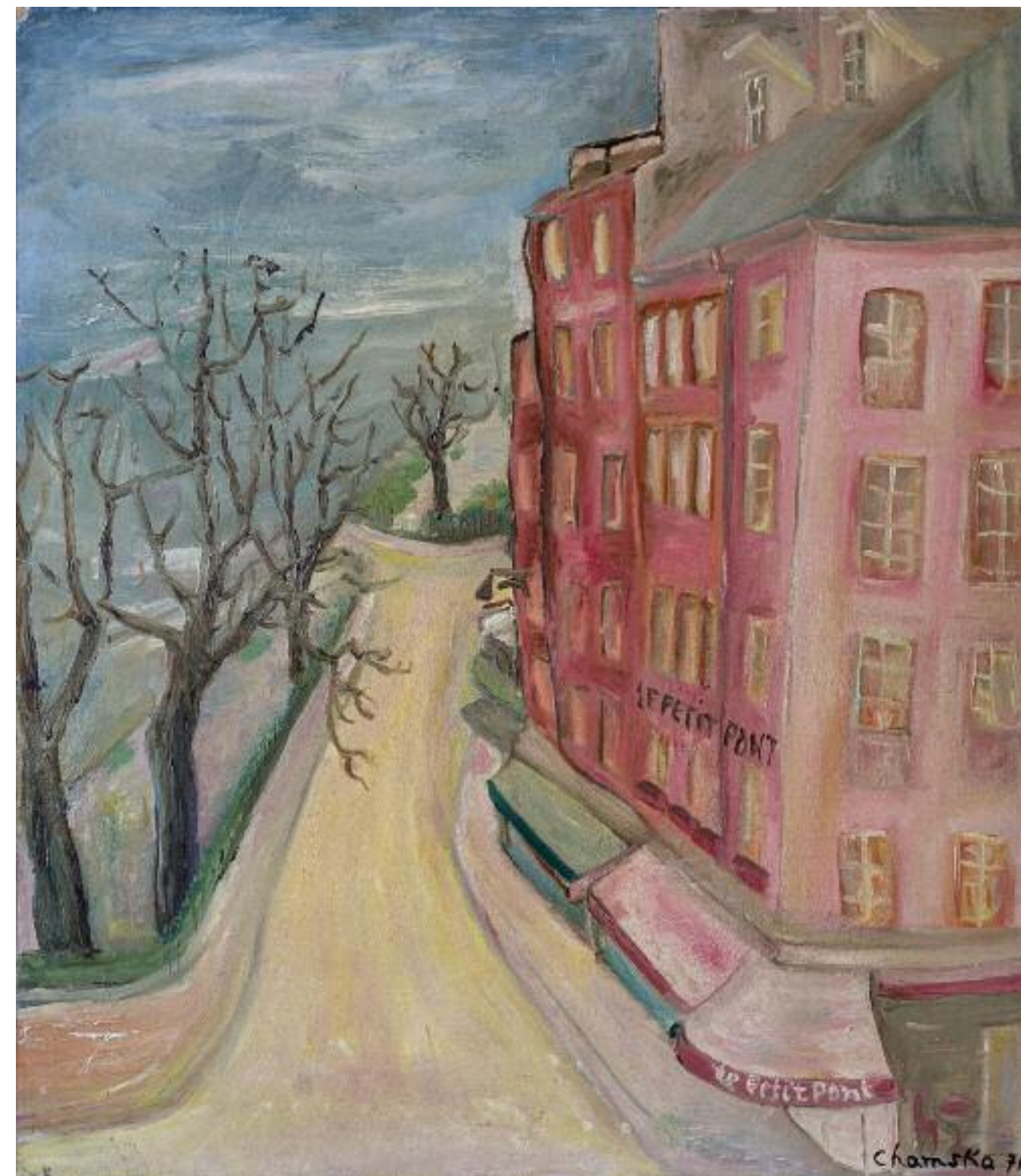
046
En face de
Notre-Dame,
le Square
de la Bûcherie
bleu en hiver
Huile sur bois
100 x 61 cm
Signé Chamska 71
en bas à droite



047
"La Bûcherie"
en face de Notre-Dame,
rive gauche
 Huile sur contreplaqué
 57 x 75 cm
 Signé Chamska en bas à droite sans date
 Texte manuscrit au dos :
 " « La Bûcherie » huile sur bois 1980
 Françoise Chamska pinxit 6 place du
 Petit Pont Paris 5"



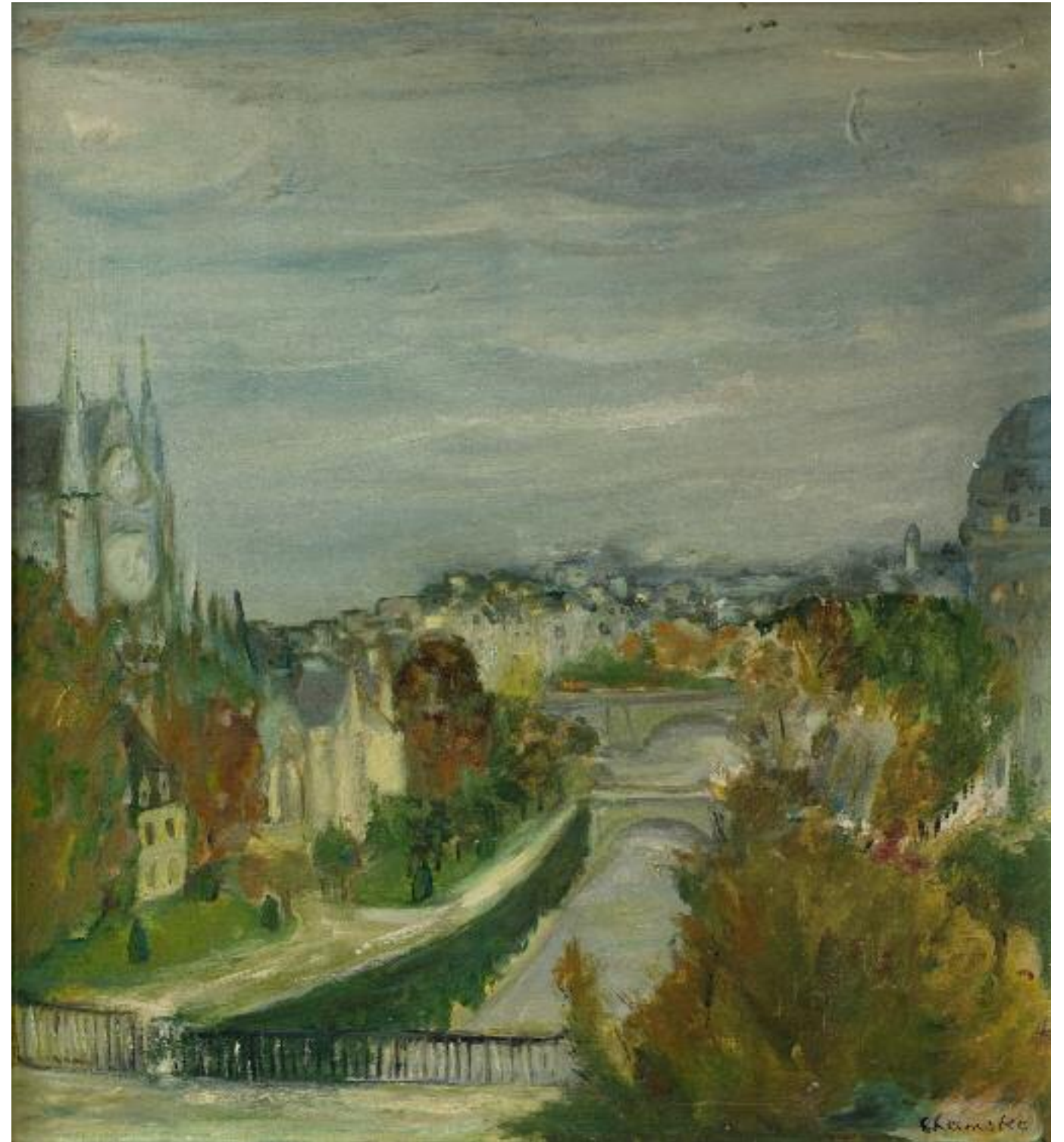
048
"Notre-Dame aux arbres roses"
ou Paysage d'hiver aux arbres roses
avec les ponts de Notre-Dame
 Huile sur toile
 33 x 46 cm
 Signé Chamska en bas à droite sans date
 Années 1980



049
"Le Petit Pont rose"
ou Maisons roses rue de la Bûcherie
en face de Notre-Dame
 Huile sur bois
 77 x 67 cm
 Signé Chamska 71 en bas à droite



050
Notre-Dame grise dans la fraîcheur de l'aube
Huile sur toile
22 x 33 cm
Signé Chamska en bas à droite sans date
Vers 1974



051
**Notre-Dame et ses ponts
dans la grisaille automnale de Paris**
Huile sur contreplaqué
77 x 70 cm
Signé Chamska en bas à droite sans date
Années 1980

Notre-Dame, ce jour :

C'est bien en ce moment que nous avons besoin de couleurs.

de ce **rouge**, source d'énergie et de vitalité.

de cet **orange** qui permet de lutter contre la dépression.

de ce **jaune** qui stimule l'activité mentale.

de ce **vert** qui équilibre les énergies.

de ce **turquoise** qui stimule le système immunitaire.

de ce **bleu**, recommandé pour le traitement de l'insomnie.

de cet **indigo** qui libère l'esprit des angoisses et des inhibitions.

de ce **violet** qui renforce une structure cellulaire affaiblie.

de ce **magenta** utile dans le domaine affectif...

de ces couleurs qui nous aident à traverser l'hiver et à supporter la grisaille.
à attendre sereinement le printemps...

Je vous propose "les soies du peintre" écharpes, cravates, foulards qui vous apporteront leur bonus * et à vos amis des cadeaux appréciés.

du lundi 28 novembre 96 au mardi 3 décembre inclus et sur rendez-vous au soir, je serai à la maison d'après-midi pour accueillir mes amis autour d'une tasse de thé et d'un brin de lumière.

* de 250 à 500"

Françoise Meggler-Chamorro
6 place du Petit Pont
75005 Paris

"Notre-Dame, ce jour"
Invitation dans l'atelier
pour voir "les soies du peintre"
28 novembre 1996
Feuille de papier A4 recto verso



052
Paysage avec Notre-Dame et ses ponts
vus dans le miroir de la coiffeuse
dans la chambre de l'artiste
Huile sur bois
55 x 87 cm
Non signé non daté
Années 1990



Arbres humains, forêts habitées

La cathédrale Notre-Dame de Paris est en deuil de sa « forêt » consumée par l'incendie. Mais Notre-Dame est encore debout, forêt vivante, touffue de ses piliers de pierres et de ses piliers humains. La rêverie de Françoise Chamska sur Notre-Dame entretient des rapports étroits avec les figures de l'arbre et de la forêt, récurrentes dans son œuvre.

Comme la cathédrale, *locus terribilis*, la forêt est un sanctuaire, un bois sacré, *lucus*, disaient les Anciens, parce qu'elle est habitée par des êtres naturels et surnaturels. La proximité phonétique entre *locus* et *lucus* souligne la parenté entre le sanctuaire de pierres et la forêt. Françoise Chamska peint des forêts denses aux arbres très droits, des futaies lumineuses remplies de présences mystérieuses et amicales qui ne provoquent aucune terreur (fig. 062 et 063). Leur puissance de séduction invite le regard à y pénétrer sans aucune crainte de s'égarer (fig. 061 et 064). Il s'agit pourtant de s'y perdre pour se trouver – paradoxe vital - au terme d'une lente promenade où l'on n'est jamais seuls, secrètement accompagnés par la sève des végétaux et la chaleur animale. Poussée par l'urgence de peindre ces forêts bruissant de vie à toutes les saisons, Françoise Chamska se reconnaissait dans la vocation du poète Patrice de La Tour du Pin : « Il était de ceux-là qui plantent des forêts / Pour la splendeur de vivre ».

Car les arbres qui composent la forêt sont eux-mêmes des êtres humains, femmes, hommes, enfants, seuls, en couples ou en groupes (fig. 053 et 054). « *Les femmes sont des arbres qui s'ignorent*, écrit le peintre. *Naïades et amadryades se cachent sous l'écorce, dans les ruisseaux, dans les flammes, dans le vent.* » Les arbres sont des femmes, ils le savent bien, de toute antiquité, eux dont les noms botaniques sont toujours féminins. S'ils l'avaient oublié, le peintre se charge de le leur rappeler. Les corps de ces femmes sans têtes, nues dans la forêt (fig. 055), donnent leur couleur et leur matière aux troncs des arbres qui les entourent. La chair vivante et la matière ligneuse sont d'une même nature, animées par la même sève qui s'extrait de la terre-mère pour monter vers le ciel chercher la lumière divine et revenir à la terre qu'elle emplit d'une abondante feuillaison, en une subtile photosynthèse. La beauté plastique des corps humains dans leur dynamisme

entre en résonance avec la noblesse frémissante de ces arbres qui ne demandent qu'à s'humaniser, comme ces deux oliviers enlacés dans leur danse immobile, référence à l'histoire de Philémon et Baucis rapportée par Ovide (fig. 060 voir aussi détail ci-contre). La métamorphose se réalise à double sens : « *Mettre en images – « donner à voir » - l'Esprit s'éveillant dans les choses – les grands mythes retrouvés de nos racines communes, le minéral chantant sous le baiser du Vent, le végétal s'éveillant dans la dryade. Les arbres sont des femmes qui s'ignorent. Le monde a la forme d'un homme, dit Swedenborg* » écrit l'artiste.

En s'élevant depuis ses racines enfouies dans la terre, le tronc unique et vertical de l'arbre se divise en un ensemble complexe de branches charpentières, sommé d'une tête buissonnante (fig. 066). L'arbre souffre parfois de son immobilité, prisonnier du sol où il grandit, incapable de se mouvoir et de s'arracher à sa condition, témoin douloureux de tous les crimes commis par une humanité sans humanité, quand il recueille, impuissant, une colombe assassinée à ses pieds (fig. 068). Mais l'arbre est aussi l'instrument d'un salut possible, comme en témoigne cette jolie petite fille-arbre aux yeux candides dont les feuilles dessinent ces mots comme un programme : « Il l'avait conçue en prévision du pire » (fig. 067). La petite fille Espérance chantée par Charles Péguy s'incarne ici dans un jeune arbre.

Métaphorique du corps humain, l'arbre est aussi une figure de la société des hommes. Chaque individu est unique, mais tous concourent à former une seule forêt. Au cours de son travail artistique qui est toujours un travail sur soi et un exercice spirituel, l'artiste retrouve dans l'arbre la symbolique johannique. Elle parle des branches de l'arbre dont Dieu est le tronc : « ... et si une branche se coupe d'elle-même et veut monter vers la lumière toute seule, elle meurt : la sève qui vient d'en bas, de la terre qui ne nourrit pas l'une sans l'autre, ne circule plus. » Tous les êtres humains respirent le même air sur la même terre nourricière et reçoivent la même lumière divine également offerte à tous. Leur solidarité dans la vie physique et dans la vie spirituelle est totale. La prière des uns et des autres peut circuler dans le grand corps d'humanité comme la sève circule dans les veines du bois. Surtout quand ce bois vivant est appelé à porter le corps mort du Christ, ce *Seigneur Sauveur* pendu au bois de l'arbre de la croix qui devient arbre de la vie, comme un signe dressé entre le ciel et la terre (fig. 088).

I.R-C

Deux oliviers enlacés ou "Philémon et Baucis"

Détail échelle 1
œuvre reproduite p.55

« Les femmes-arbres » (fig. 055) n'ont pas de têtes, ou plutôt elles n'en ont plus. Dans le premier état du tableau, quatre baigneuses se reposaient près d'une rivière qui coulait au milieu de la composition. Les arbres avaient des troncs et des branchages bruns. En 1960 l'artiste supprime la rivière et modifie la couleur des troncs : les arbres deviennent roses comme les corps des femmes. Les naïades en perdent la tête, et deviennent des êtres mystérieux de la forêt, figures féminines en dialogue avec les figures masculines des arbres. Dans la métamorphose, chacun s'est rapproché de l'autre.



053
Couples-arbres en forêt
 Huile sur bois épais
 61 x 50 cm
 Signé Chamska en bas à droite
 sans date
 Années 1970



054
« Arbres humains »
 Huile sur toile
 27 x 41 cm
 Non signé non daté
 Années 1960



055
**“Les femmes-arbres”
 ou Femmes nues acéphales**
 Huile sur bois épais
 65,5 x 92 cm
 Signé Chamska en bas à droite sans date
 “refait sans têtes vers 1960”



056
**Ronde de 4 femmes nues
 dans la forêt**
 Huile sur bois
 38 x 46 cm
 Non signé non daté



057
**Silhouette d'homme
 dans une forêt bleue**
 Huile sur toile
 50 x 61 cm
 Signé Chamska en bas à droite
 sans date
 Vers 1970



058
**Trois silhouettes verticales
 en lavis bleu**
 Gouache sur papier
 40 x 31 cm
 Signé f. Megglé Chamska 60
 en bas à droite

« En toute vie le silence dit Dieu !
 Tout ce qui est tressaille d'être à lui !
 Soyez la voix du silence en travail,
 Couvez la vie, c'est elle qui loue Dieu !

Pas un seul mot et pourtant c'est son Nom
 Que tout secrète et presse de chanter ;
 N'avez-vous pas un monde immense en vous ?
 Soyez son cri, et vous aurez tout dit.

Il suffit d'être et vous vous entendrez
 Rendre la grâce d'être et de bénir ;
 Vous serez pris dans l'hymne d'univers,
 Vous avez tout en vous pour adorer.

Car vous avez l'hiver et le printemps,
 Vous êtes l'arbre en sommeil et en fleurs ;
 Jouez pour Dieu des branches et du vent,
 Jouez pour Dieu des racines cachées.

Arbres humains, jouez de vos oiseaux,
 Jouez pour Lui des étoiles du ciel
 Qui sans parole expriment la clarté ;
 Jouez aussi des anges qui voient Dieu. »

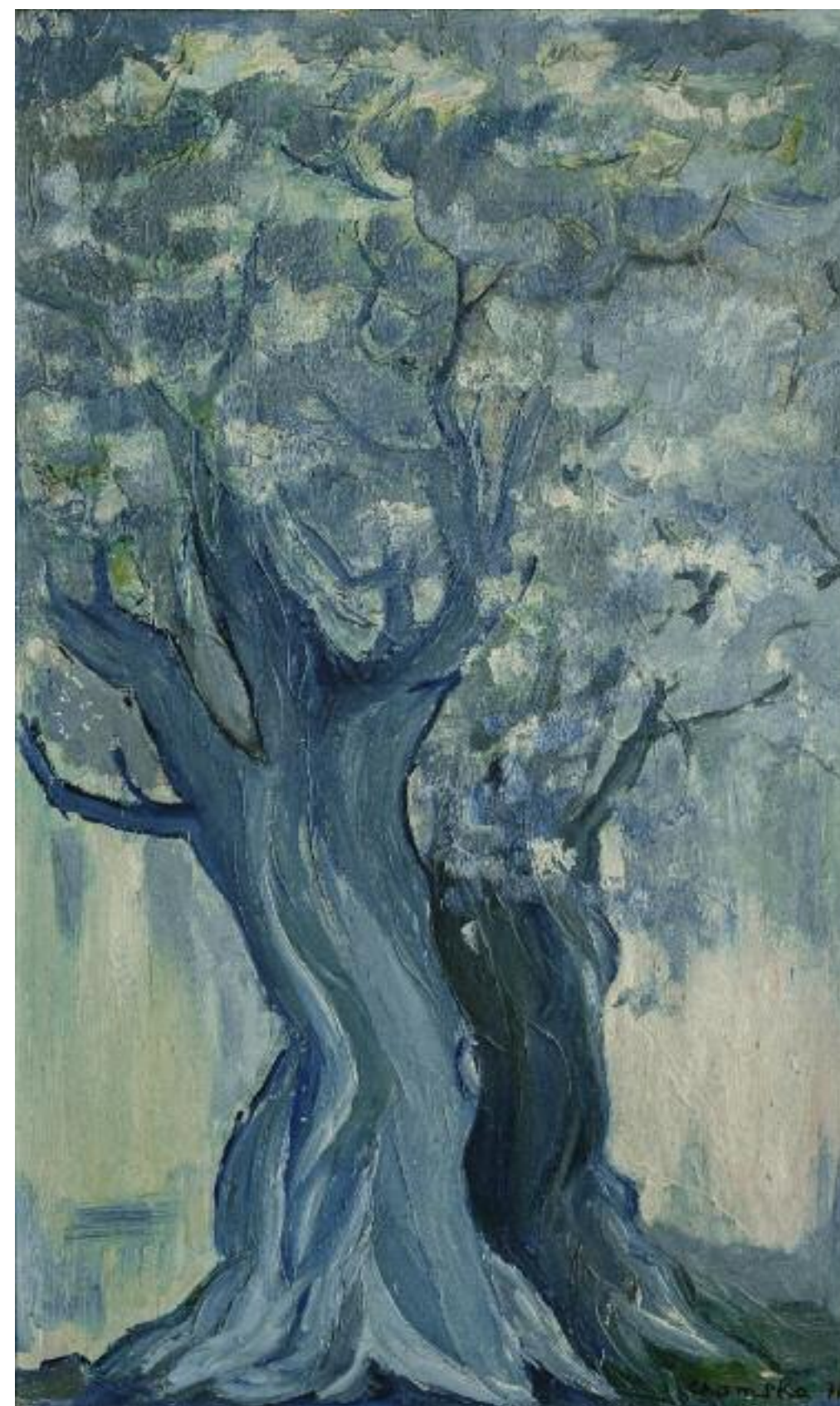
Patrice de La Tour du Pin

059
Arbre aux oiseaux
 Huile sur tôle
 228 x 114 cm
 Non signé non daté
 Vers 1975



Tourmentés . pacifiés
pris
dans la pâte à jamais
immobile dense
ces
deux oliviers enlacés
bleus
des ciels spirituels
enivrés . spiritueux
où tes yeux se posent
et rêvent
Jacques
je te les donne
à toi
pour partager ma
joie ...
la lumière venue
de l'Espérance

noël 1977



060
Deux oliviers enlacés
ou "Philémon et Baucis"
Huile sur contreplaqué
100 x 61 cm
Signé Chamska 71 en bas à droite
Belle dédicace à Jacques R. au dos
Voir ci-contre p. 54

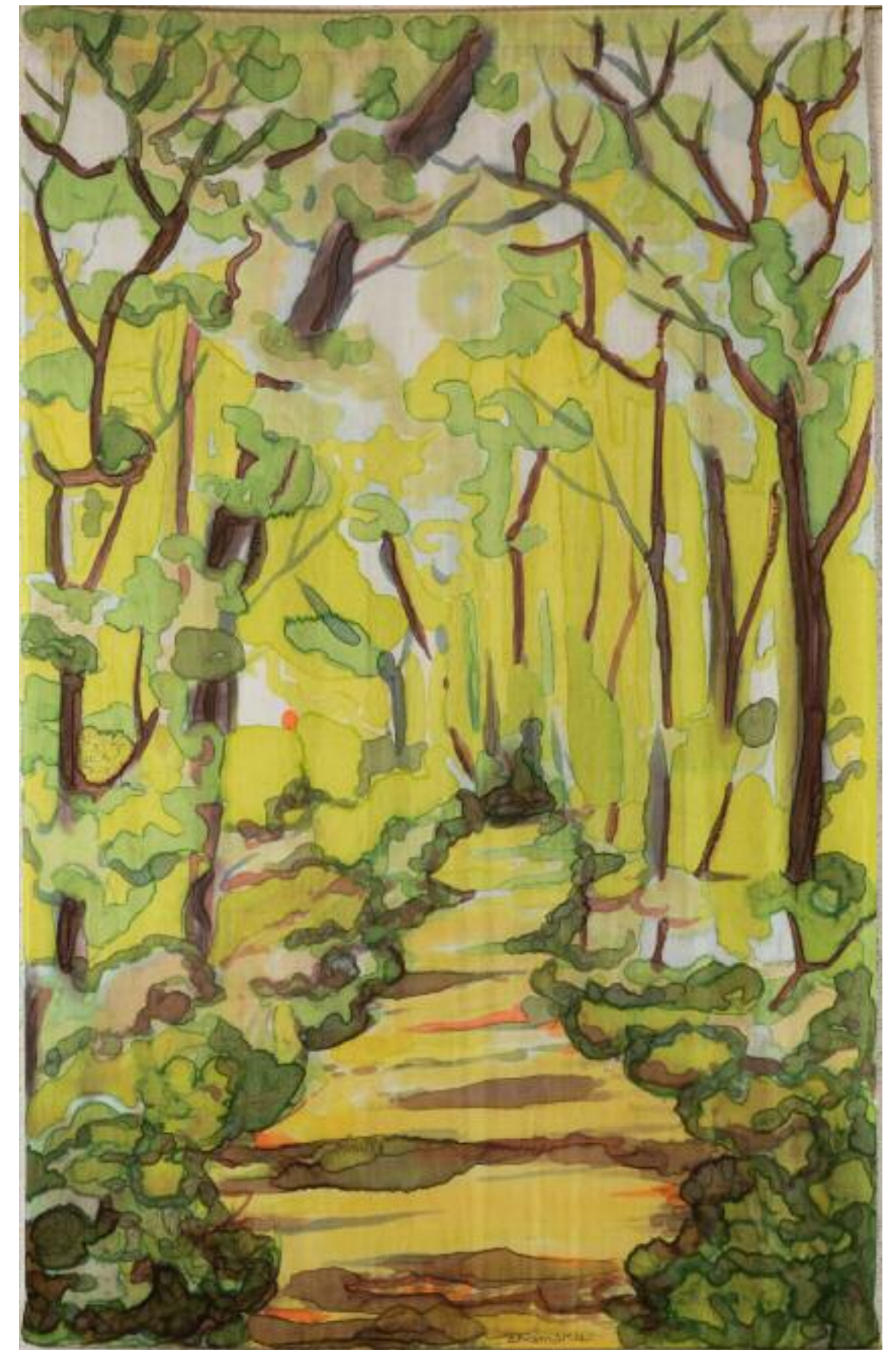


061
Couple marchant dans une forêt
Huile sur contreplaqué
102 x 63 cm
Signé Chamska 71 en bas à droite



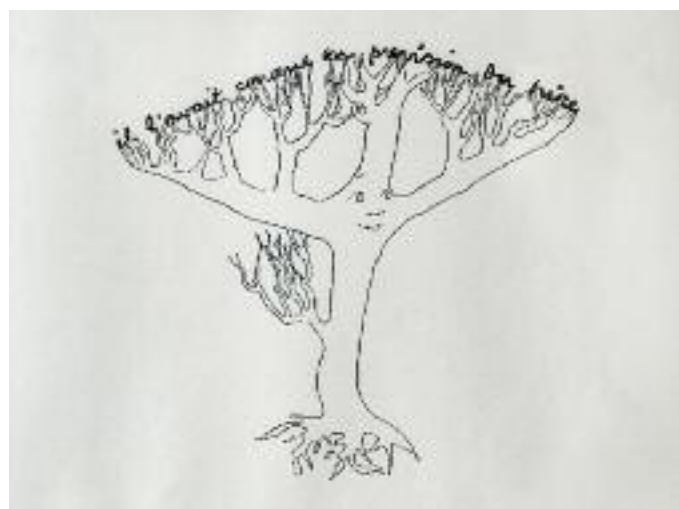
062
Le gros tilleul à Châtenay
Huile sur panneau de bois
36 x 36 cm
Signé Chamska 87 en bas à droite

063
Sous-bois à Châtenay
Huile sur panneau de bois
36 x 36 cm
Signé Chamska 87 en bas à droite



064
Sentier en forêt
Panneau de soie
143 x 91 cm
Non signé non daté
Vers 1980

066
Femme-arbre
Encre de Chine sur papier
65 x 49 cm
Signé Chamska 71 en bas à droite



067
"Il l'avait conçue en prévision du pire"
Jeune fille-arbre
Encre de Chine sur papier
30 x 39 cm
Non signé non daté
Vers 1950

065
Robe-forêt
Peinture sur soie
97 x 40 cm
Non signé non daté
Vers 1950



068
L'homme-arbre ou
"La colombe assassinée"
Huile sur isorel
92 x 65 cm
Signé Chamska
en bas à droite sans date
1948-1958



Visages et paysages : l'humanité entre terre et ciel

À la dimension verticale de l'arbre et de la forêt répond l'horizontalité du paysage, en particulier du paysage aquatique. L'eau, douce ou salée, se marie avec la terre, les deux éléments s'interpénètrent. Marais, îles, lagunes, rivages, fleuves : les paysages peints par Françoise Chamska s'étendent loin dans l'âme, dans la solitude de l'exploration intérieure. Le ciel étend ses nuages et sa lumière sur une grande partie de la toile, faisant briller l'eau et chanter la terre. L'artiste trouve dans la contemplation de la nature un accès à la présence divine qu'elle détecte dans la moindre fleur des champs autant que dans l'immensité de l'étendue. Ici aussi la nature est un temple, il suffit d'un peu d'attention pour établir le calme et entendre Dieu passer « dans la brise ténue d'un fin silence », comme le prophète Elie sur le mont Horeb (1 Rois 19, 12). Souvent intitulées « Ciel, terre et eau » ou « Paysages imaginaires », ces compositions silencieuses sont proposées comme des prises de vue intérieures. Dans la lumière rosée d'un lever de soleil sur le Nil (fig. 084) ou dans les lointains bleutés saisis à la manière de Patinir (fig. 086 et 087), l'eau, le ciel et la terre, les trois éléments d'une création primordiale s'allient sous le feu du soleil intérieur de l'artiste pour déployer les beautés toujours nouvelles de la création à laquelle l'humanité est appelée à participer. Avec cet homme lourdement allongé sur la terre nocturne, contemplant des têtes évoluant par groupes dans le ciel (fig. 074), il est donné à l'artiste de voir - et de donner à voir - la présence innombrable d'êtres qui peuplent les hauteurs célestes. Non pas des têtes monstrueuses « cabossées par l'amertume et les coups de l'humiliation » comme celles qu'Henri Michaux décrit douloureusement dans *l'Espace du dedans*, mais des têtes joyeuses, colorées, dont les groupes se forment et se reforment en riant dans la légèreté céruléenne. Le monde céleste est habité au moins autant que le monde terrestre. Le dialogue entre les deux mondes ne s'interrompt jamais dans l'esprit du peintre, même lorsqu'il devient imperceptible dans la chaleur noire des usines (fig. 080) : sortant de la guerre et de ses horreurs, Françoise Chamska intitule ce tableau « Le ciel et la terre », découvrant au-dessus de la sombre réalité quotidienne une lumière éblouissante (cf détail p. 96) dont la touche révèle l'énergie concrète d'une espérance plus forte que la mort. Son amour de l'humanité se révèle aussi dans la vitalité de cette danse villageoise (fig. 077), dans la fraîcheur de ses deux petites

filles se tenant par la main (fig. 078), ou dans le croquis cocasse d'un groupe de cardinaux romains saisis avec une verve toute fellinienne (fig. 069). Le visage du philosophe entouré de ses étudiants, souvenir d'un cours de Gilles Deleuze suivi à Vincennes en 1969-1970 (fig. 076), donne une idée du jeu passionnant qui se joue entre l'individu et le groupe sous le regard de l'artiste.

Les être humains sont à demeure dans la peinture de Françoise Chamska. « *Oui je sais que l'homme est la plus achevée des paroles de Dieu* » écrit-elle dans ses notes intimes. Les quelques portraits exposés ici montrent la densité de son regard de peintre pour saisir la présence vivante de ses modèles, comme ce vieux prêtre au regard si doux (fig. 070), ou sa fille Angélique à 18 ans dont elle blanchit le teint pour révéler dans son visage la force dramatique du masque (fig. 072). Déjà la jeune fille de 20 ans qui dessinait son autoportrait à la sortie de la guerre (fig. 073) essayait de son pinceau tendre et vigoureux les larmes qui ne coulaient plus dans les yeux horrifiés de trois hommes au retour de déportation (fig. 079). La gouache réalisée en 1945 sera fondue dans de la résine vingt ans plus tard afin de lui donner une certaine pérennité et une plus grande gravité. Ces trois visages jaunes et verts au dessin tranchant, mangés par des pupilles exorbitées, témoignent d'une époque tragique. Le portrait de ses trois filles sortant de l'adolescence (fig. 071) leur donne en miroir un écho heureux. La position hiératique et les traits stylisés des visages font référence aux portraits funéraires du Fayoum en Egypte. La vie est exaltée dans son éternité. Les verts disparaissent derrière les chaudes couleurs terre, repoussés par la clarté transparente de la peau vivante.

Toute sa vie, Françoise Chamska n'a cessé de compatir à la souffrance des hommes et des animaux, toujours attentive aux enfants, aux vieillards et aux pauvres gens, émerveillée par la bonté, l'intelligence et la générosité des êtres, cherchant en chacun une étincelle du divin. Elle fixe ces rencontres sur le papier ou la toile pour les rendre fécondes. Elle note : « *Je ne fais de rencontres que de toi, Seigneur, à travers les êtres* ». Sa noblesse de cœur et son élégance morale la retiennent de s'offusquer de la laideur de certaines âmes qui la font pourtant souffrir ou la révoltent.

Dans la peinture de Françoise Chamska, les paysages sont secrètement habités, et les visages sont des paysages choisis.

I.R-C

Paysage "à la manière de Patinir" 2

Détail échelle 1
œuvre reproduite p.71



069
Foule rouge à Rome
 Fusain et gouache
 sur papier
 36 x 50 cm
 Non signé non daté
 Années 1960



070
Portrait du Père Monnier
 Mine de plomb
 50 x 40 cm
 Non signé non daté
 Vers 1965

Par myriades les têtes se pressent, revendiquant d'être présentes dans la peinture et sous le crayon de l'artiste. Elles s'imposent dans leur force, en nombre ou individuellement. Sans corps visible, en concrétions célestes ou terrestres, elles ne laissent pas l'artiste en repos tant qu'elles n'ont pas été dûment intégrées dans l'œuvre à faire. Impossible alors de ne pas obtempérer. Les têtes regardent, sourient, écoutent. Elles sont là, peuplant l'univers du peintre, métonymiques de l'humanité entière, vivantes sur la terre comme au ciel.
 (fig. 74, 75, 76)



071
"Trois visages mes filles - 1965" ou "Portraits du Fayoum"
 Huile sur bois épais
 50 x 65 cm
 Signé Chamska 71 en bas à droite

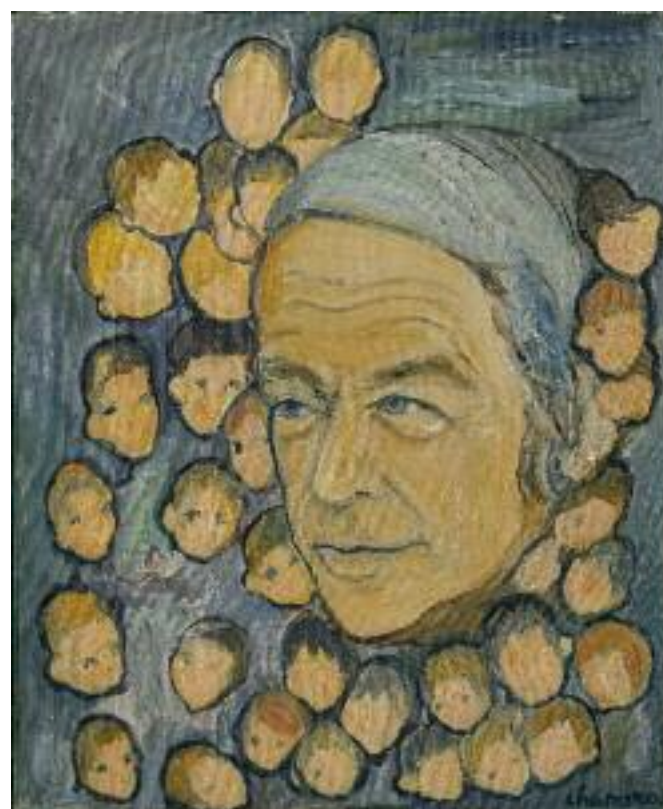


072
Portrait d'Angélique au masque
 Huile sur bois épais
 61 x 50 cm
 Signé Chamska 71 en bas à droite
 1967-1971



073
Autoportrait jeune
 Encre de Chine sur papier
 50 x 40 cm
 Non signé non daté
 Vers 1948

075
Groupes de têtes
 Gouache et encre sur papier
 50 x 65 cm
 Signé Chamska 71 en bas à droite



076
"Le philosophe et ses élèves"
 Huile sur toile
 48 x 40 cm
 Signé Chamska en bas à droite sans date
 Vers 1970

074
"Le ciel et la terre" ou Le rêve de têtes
 Gouache sur papier
 74 x 52 cm
 Non signé non daté
 Légendé 1945 dans un album
 Repris en 1970



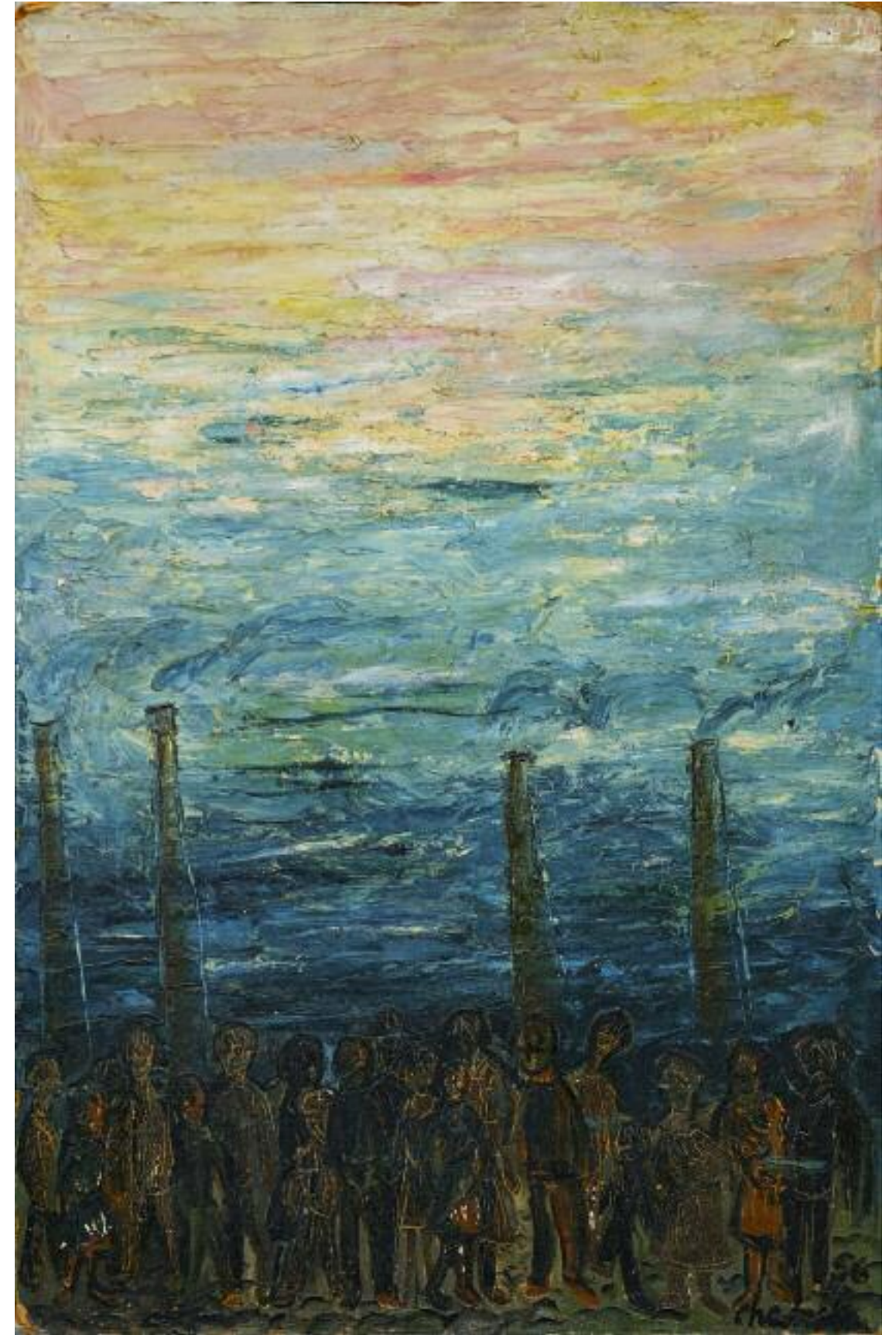
077
Danse villageoise
 Huile sur carton
 27 x 35 cm
 Signé f. Megglé 46 en bas à droite



078
Les deux petites filles dans la prairie
 Huile sur carton
 46 x 38 cm
 Non signé non daté
 Vers 1955



079
"Les déportés"
Gouache laquée
49 x 63 cm
Signé Chamska en bas à droite sans date
Vers 1945 – traitement en laque 1965



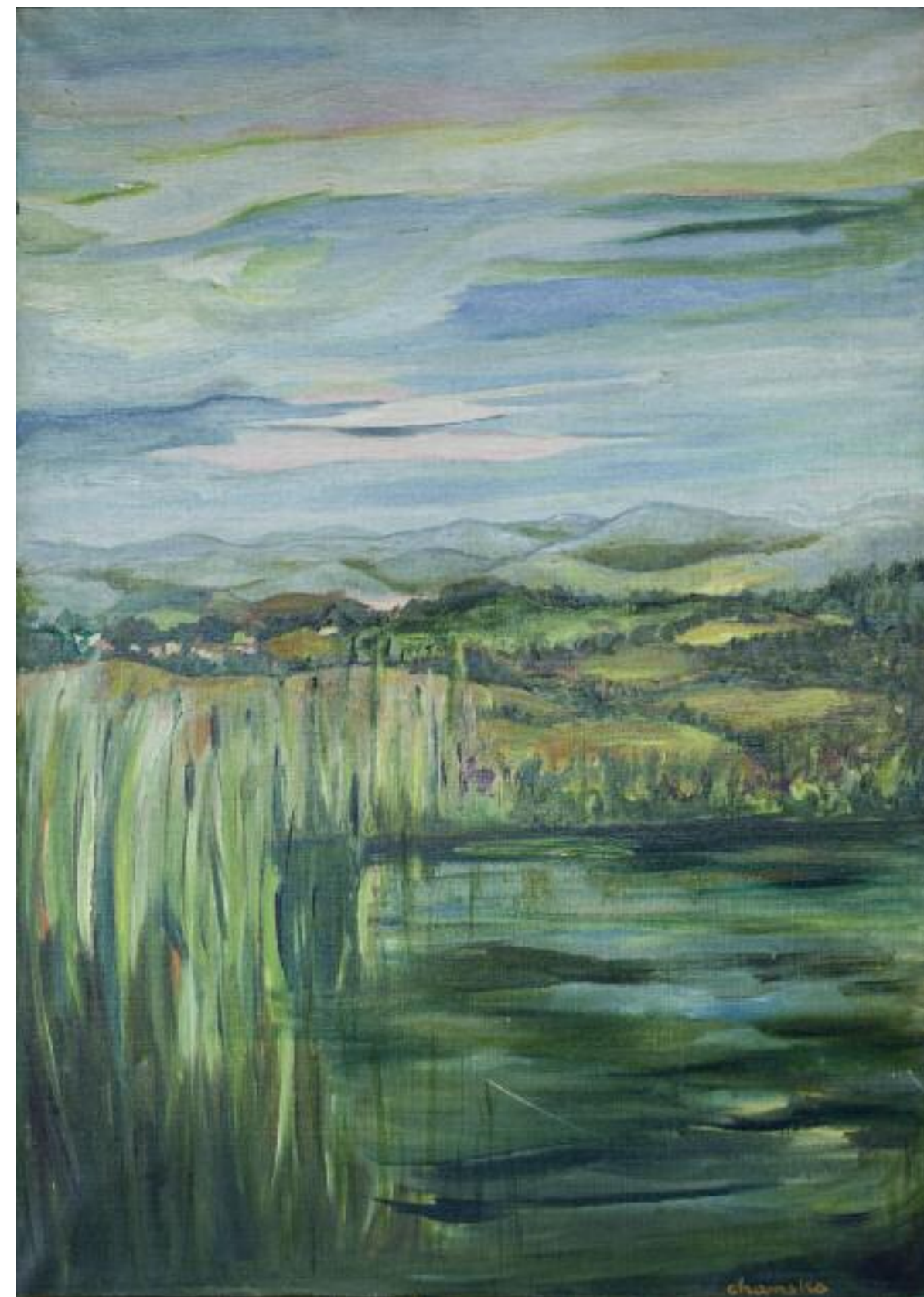
080
"Le ciel et la terre"
ou Sortie d'usine
Huile sur isorel
89 x 58 cm
Signé Chamska 56
en bas à droite
Légué 1943
dans un album



081
**Paysage aquatique
imaginaire**
Gouache sur papier
58 x 48 cm
Non signé non daté
Fin des années 1970



082
"Paysage terre, ciel, eau"
Huile sur papier
30 x 39 cm
Non signé non daté
Années 1980



083
"Ciel, terre et eau, paysage imaginaire »
Huile sur toile
92 x 65 cm
Signé Chamska en bas à droite sans date
Années 1980



084
"Aube sur Louxor"
 Huile sur carton
 45 x 61 cm
 Signé Chamska
 en bas à droite sans date
 Vers 1988



085
"Louksor"
 Huile sur toile sur carton
 46 x 63 cm
 Signé Chamska
 en bas à droite sans date
 Vers 1988

086
Paysage "à la manière de Patinir" 1
 Huile sur contreplaqué
 33 x 84,5 cm
 Signé Chamska 86 en bas à droite



087
Paysage "à la manière de Patinir" 2
 Huile sur contreplaqué
 33 x 84,5 cm
 Signé Chamska 86 en bas à droite



La recherche de l'Enfant intérieur

Si Françoise Chamska peint Notre-Dame avec tant de persévérance et d'enthousiasme, c'est que ce travail artistique exigeant rejoint et accompagne une recherche intérieure qui a commencé dès sa jeunesse. Peindre Notre-Dame depuis l'extérieur, c'est inviter à entrer à l'intérieur de la cathédrale comme dans un lieu de cheminement d'ouest en est, du couchant vers le levant, et aussi de bas en haut, de la terre vers le ciel, pour qui sait lever les yeux. La cathédrale est un terrain d'exploration intérieure, de découverte de soi à la rencontre de la mère de Dieu. Déjà la Vierge au Pilier, miraculeusement sortie indemne de l'incendie et de ses fumées noires, avait mis Paul Claudel sur la voie de l'Enfant. C'est ce même Enfant que recherche Françoise Chamska au long de sa vie de peintre.

Les tableaux présentés ici déclinent les différents chemins spirituels qu'elle a pu explorer, sans jamais en abandonner aucun, élaborant une synthèse personnelle dont rend compte sa peinture, pour accéder à l'unité intérieure tant désirée.

Le grand « paravent alchimique » à cinq volets met en scène Hermès Trismégiste (fig. 101), au centre des saisons de la nature et de la vie. Il célèbre le temps cosmique et le déroulement de la vie dans la succession de ses instants. Chacun de nous porte en soi l'enfant de Dieu qu'il est, à qui il doit donner naissance pour s'accomplir. « *C'est en toi que Dieu doit naître. Que Christ naisse mille fois à Bethléem, et non en toi, tu restes perdu pour jamais* » écrit Angéus Silesius, phrase reprise dans les notes de Françoise Chamska. L'aventure inscrite au cœur de toute vie humaine est un parcours initiatique sous le signe de la Vierge à l'Enfant, un chemin spirituel à la recherche de l'Enfant intérieur. Pour l'artiste, c'est un exercice spirituel, pour celui qui regarde le tableau, c'est une invitation à entrer dans le mystère de la vie intérieure, de la naissance du Verbe dans l'âme, thème cher à la mystique.

Les grands mythes antiques fondateurs sont évoqués dans « Les noces du Ciel et de la Terre », personnages archétypaux appelés en grec « Ouranos » et « Gaïa » (fig. 098). La masse verte et informe de la Terre aux lourdeurs maternelles érotisées

est enveloppée du corps bleu, ferme et élancé du Ciel au visage finement dessiné qui se tient tout près du visage de la Terre endormie. Dans « L'enlèvement d'Europe par Zeus » (fig. 106), la femme consentante se laisse facilement ravir par la force du Taureau divin. « Les serpents ailés » (fig. 092 et ci-contre), signes chtoniens propulsés dans les hauteurs célestes, célèbrent les noces mystiques du soleil et de la lune, de la terre et du ciel, de l'humanité et de la divinité. L'artiste écrit à ce propos : « *Les éternelles noces du Ciel et de la Terre se consomment. Les Cieux sont habités (on le sait depuis toujours) plus encore que la Terre. Les Anges sont en continue communication avec nous. Ecoutez.* » Le serpent, est, d'après Bachelard, « *l'un des plus importants archétypes de l'âme humaine* » relève l'artiste. La peinture grumeleuse posée sur la grossière toile de jute pour faire surgir les subtiles couleurs du ciel et des serpents ailés rappelle que l'Esprit n'est accessible, pour tout être humain, qu'à partir de la Matière.

Les constellations et leurs rayonnements lumineux (fig. 097) ouvrent sur des espaces infinis de nuit et d'astres comme autant de soleils, habités, fascinants, jamais effrayants pour celui qui y voit une invitation à la contemplation du cosmos et à la découverte du Soi. « L'Initié au seuil des mondes » (fig. 089) est justement dans cette attitude d'attente et de désir. Alors que la terre est belle et bonne, offrant aux hommes ses douces collines, ses rivières, ses fruits d'humanité et toutes sortes de plaisirs virgiliens, le ciel est encore plus désirable pour celui qui se tient au seuil, prêt à se fondre dans la lumière des mondes emplies de la musique et de la dynamique des anges. L'appel de l'infini prend naissance sur cette terre délicieusement humaine. L'Initié se tient debout, les pieds solidement posés au sol et la tête renversée, le regard happé vers le haut dans la diagonale de ce tableau qui est à la fois le symétrique d'« Ouranos et Gaïa » par sa taille et sa composition en diagonale, mais aussi son contraire par les couleurs et le thème iconographique inscrit dans l'autre diagonale de la composition.

Dans cette aventure spirituelle se retrouvent toutes les religions. Bouddhisme, indouisme, judaïsme, christianisme, soufisme : toutes se rejoignent au cœur de l'expérience mystique et de la quête du Soi, chacun de nous empruntant le chemin qu'il peut, comme ces foules indiennes colorées qui descendent dans le Gange pour y trouver la vie (fig. 095), ou comme le patriarche Jacob empruntant en songe l'échelle qui le mènera au ciel (fig. 090). Ce lieu de rencontre avec Dieu,

**“Les noces du soleil et de la lune”
ou Les deux serpents ailés**

Détail échelle 1
œuvre reproduite p.79

cette porte du ciel, ce lieu redoutable (*terribilis locus*), Jacob l'a appelé « Bethel », qui signifie « la maison de Dieu », dit le livre de la Genèse (Gn 28, 19).

Depuis sa jeunesse mais plus encore depuis qu'elle a rencontré le P. Monnier, un vieux jésuite au sourire d'enfant (fig. 070), Françoise Chamska est travaillée par la personne du Christ. « Le Baptême du Christ » (fig. 091) est une citation explicite d'un tableau de Patinir conservé à Vienne, selon une iconographie traditionnelle depuis le XV^e siècle. Il célèbre le début de la vie publique de Jésus, véritable naissance du Christ à sa mission divine selon les trois évangiles synoptiques. Plusieurs détails témoignent d'une relecture personnelle du thème. Sous le regard bienveillant de Dieu le Père et sous les ailes déployées de l'Esprit Saint représenté comme une colombe, Jésus se tient debout dans le Jourdain, recevant le baptême de la main de Jean enveloppé dans un manteau rouge sang - et non pas brun de bure -, sous un arbre mort préfigurant la croix, au bois clair comme la peau nue de Jésus et non foncé comme chez Patinir. Au centre du paysage de terre, d'eau et de ciel, se dresse une figure énigmatique. Le rocher de Patinir est devenu sous le pinceau de Françoise Chamska la silhouette de la sphinge antique posant sa terrible question : « Qu'est-ce que l'homme ? » La question trouve ici sa réponse : « Celui-ci est mon fils bien-aimé » (Mt 3, 17). La fatalité incarnée par le mythe d'Œdipe est abolie, la vie peut renaître, annonce le tableau.

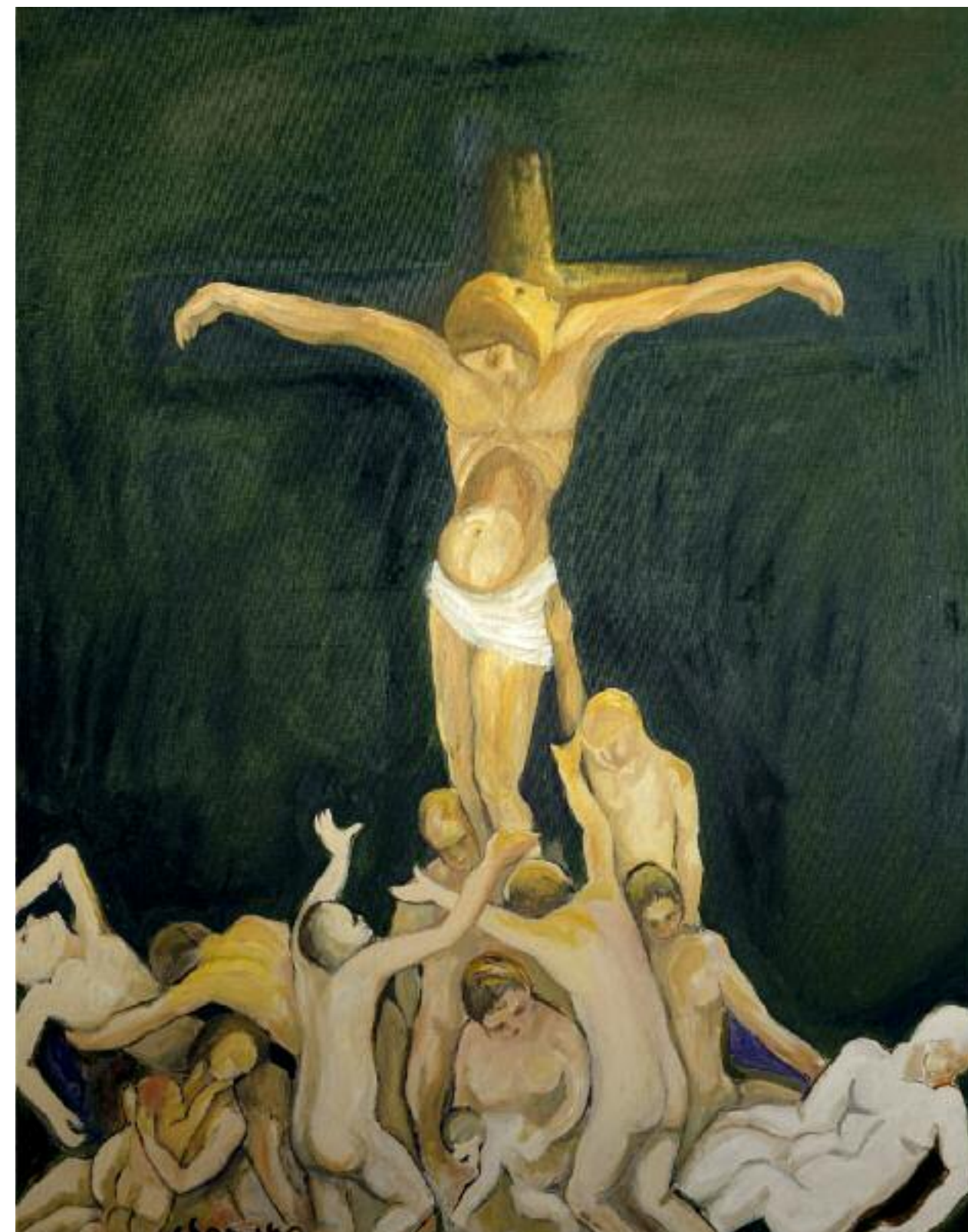
A la fin de l'histoire humaine de Jésus, la grande crucifixion (fig. 088) déploie les chairs vives de l'humanité souffrante aux pieds du Christ en croix, son visage compatissant tourné vers ceux qui le supplient. Invisible d'en bas, son même visage est tourné vers le Ciel qui l'illumine. « *Il prend la douleur du monde et l'élève vers le Père* », écrit l'artiste dans une légende à ce tableau. L'épaisse croix de bois mort sur laquelle est suspendu le corps supplicié de Jésus disparaît, à peine évoquée dans le vert du fond du tableau, tandis qu'une croix d'or, glorieuse, s'esquisse dans l'angle supérieur pour auréoler le visage du Christ en dialogue avec son Père. « La Toussaint » (fig. 096) célèbre dans la lumière des corps ressuscités l'humanité réconciliée avec elle-même et avec Dieu.

L'œuf originel en suspens entre terre et ciel devant une étendue d'eau primordiale (fig. 093) éclôt, après une longue maturation de plusieurs années, dans un autre tableau, pour faire surgir la présence qu'il renfermait secrètement : le grand ange de

l'Annonciation (fig. 094). C'est le dernier tableau de l'artiste, celui auquel elle travaillait lorsqu'elle a lâché ses pinceaux. La terre n'est plus informe et vide, mais habitée et cultivée ; une jeune fille dialogue avec l'ange. Dans un raccourci saisissant, l'histoire de l'humanité dans sa quête de Dieu et d'elle-même trouve son aboutissement dans ce moment d'une fécondité inouïe : « En ce jour-là / S'il n'y eut qu'une chair / Pour recevoir l'aurore, / Partout monta / L'espoir / De faire corps / Un jour à la lumière » écrit P. de La Tour du Pin dans son *Hymne de l'Annonciation* chantée le 25 mars, à l'équinoxe de printemps. En juillet 1985, en Normandie, elle écrit : « *L'Angélus est un moment privilégié de la journée / la musique emplit tout à coup le ciel et déclenche du fond de soi – du Soi-l'ange du Seigneur [il] annonce à Marie qu'elle serait la Mère du Sauveur et tout a commencé / tout a commencé pour nous / et ce rappel tous les jours sacralise la journée / « Je suis la servante du Seigneur qu'il me soit fait selon votre parole » / Quelqu'un en moi dit cela / L'Ange est grave. / Quand je pense à l'Ange, il est en même temps tendre et sévère / oui, grave - l'Amour est grave / le chemin de l'éblouissement est quelque chose de sérieux / il ne s'agit pas de se laisser « dévoyer » par la frivolité, par le « divertissement », par le « n'importe quoi ».*

La « laque aux poissons » (fig. 099), rutilante pêche miraculeuse, rappelle que le sort de l'humanité se joue dans les relations entre les êtres, solidaires et uniques, rassemblés autour du beau poisson rouge qui évoque le Christ, au centre. C'est une métaphore de l'œuvre picturale de Françoise Chamska, reçue par grâce à sa naissance, réalisée dans l'effort au long d'une vie, et offerte par l'artiste au plus grand nombre pour être partagée.

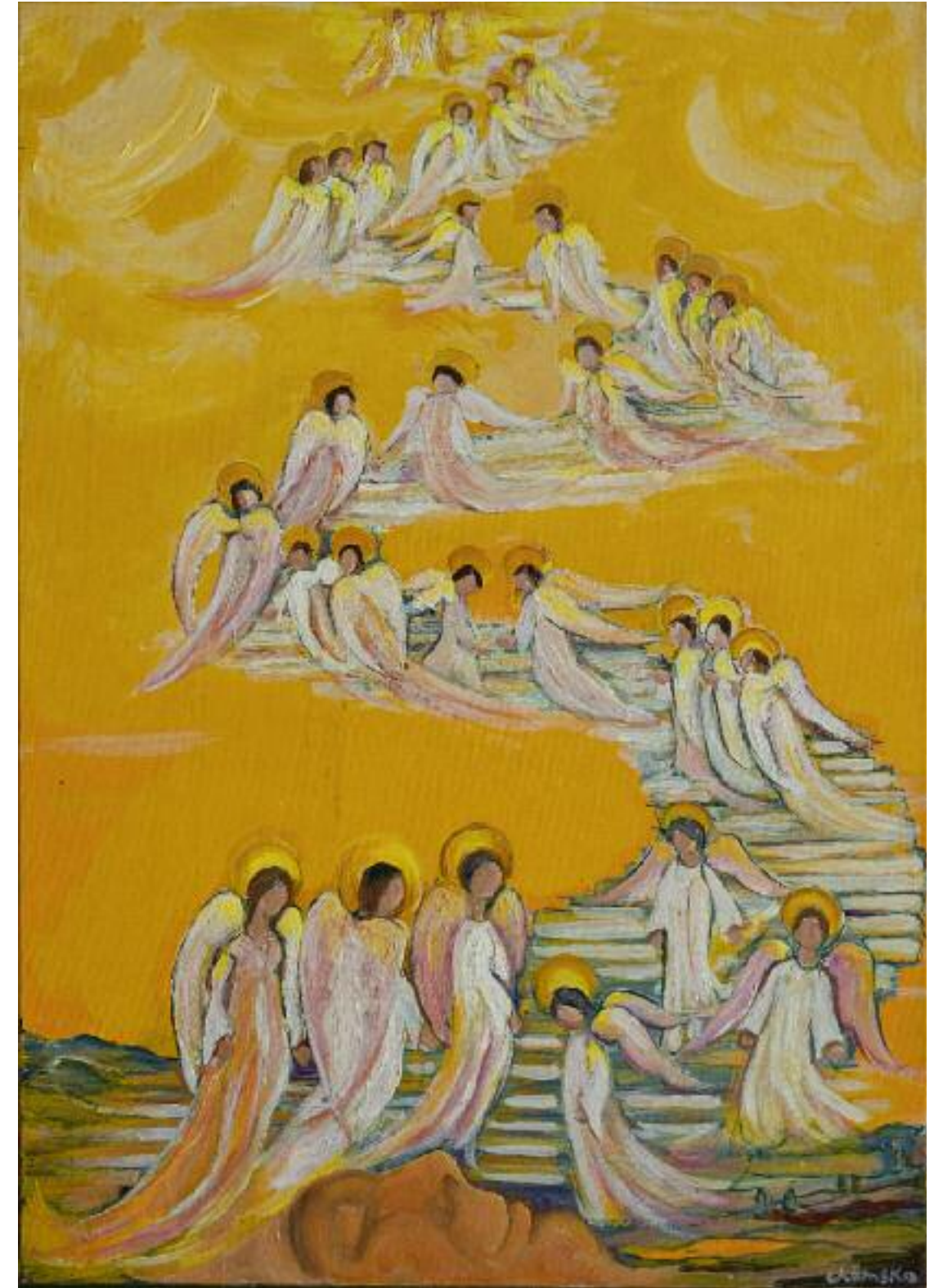
I.R-C



088
Crucifixion : «Le Christ prend la douleur du monde et l'élève vers le Père»
Huile sur toile
92 x 73 cm
Signé Chamska en bas à gauche sans date
Années 1970



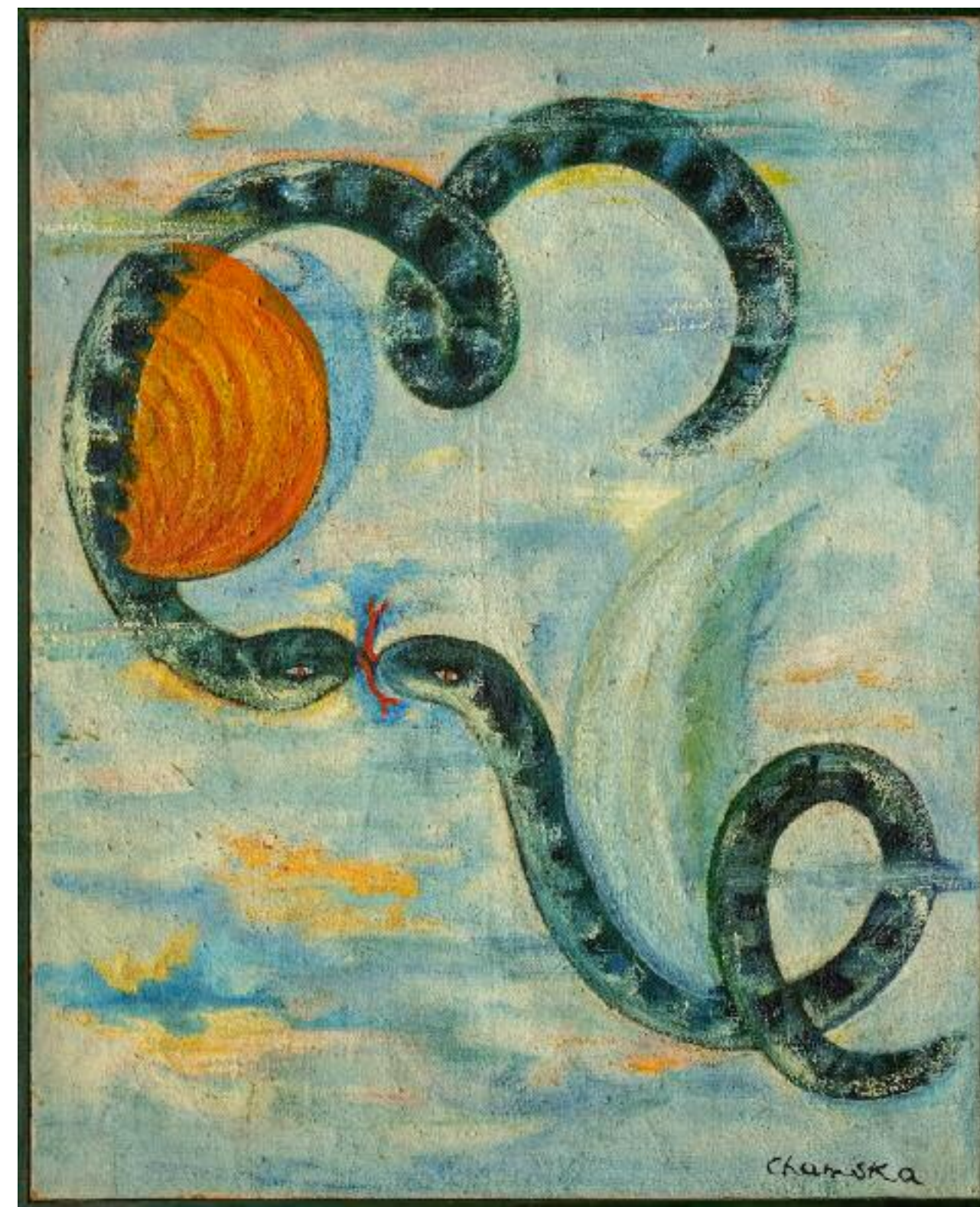
089
"L'initié au seuil des mondes,
ellipse aux anges tourbillonnants"
Huile sur panneau de chêne
100 x 100 cm
Non signé non daté
Vers 1975



090
"Le songe de Jacob"
Huile sur toile
93,5 x 66,5 cm
Signé Chamska en bas à droite sans date
Années 1970



091
"Baptême du Christ"
Huile sur toile
65 x 54 cm
Signé Chamska en bas à droite sans date
Années 1990



092
"Les noces du soleil et de la lune" ou Les serpents ailés
Huile sur toile
102 x 82 cm
Signé Chamska en bas à droite sans date
Avant 1967



093
L'œuf primordial
Toile agrafée sur un cadre ancien en bois
peint au brou de noix.
75,5 x 65 cm
Signé Chamska en bas à droite sans date
Vers 1980



094
Annonciation
Huile sur toile
73 x 60 cm
Non signé non daté
Vers 2006



095
"Bain dans le Gange"
Huile sur toile
70 x 100,5 cm
Signé Chamska en bas à droite sans date
Années 1980



096
"La Toussaint" ou L'humanité réconciliée
Huile sur toile
73 x 92 cm
Signé Chamska en bas à droite sans date
Années 1970



097
"Constellation"
Huile sur toile
100 x 70 cm
Signé Chamska en bas à droite sans date
Vers 1980



098
**"Les noces du Ciel et de la Terre",
Ouranos et Gaïa**
Huile sur bois épais de chêne
100 x 100 cm
Non signé non daté
Vers 1975



099
"Laque aux poissons" ou "La Bouillabaisse"
Gouache sur papier traitée en laque
53 x 95 cm
Signé Chamska 62 en haut à droite



100
Lys
Huile sur bois
57 x 45,5 cm
Non signé non daté
Années 1970

Quatre planètes ou divinités président à la course des saisons et à la trajectoire de la vie dans le « Paravent alchimique » (fig. 101) : le premier âge, printanier, est sous le charme juvénile de Vénus, avec le signe du Taureau au mois de mai ; le deuxième âge célèbre l'été sous le signe de Cérès, la déesse des moissons dans le signe lunaire du Cancer, en juillet. Le troisième âge, en automne, exalte Mars, le dieu de la guerre dans le signe du Scorpion en novembre. Le quatrième âge, hivernal, est symbolisé par Saturne en Capricorne au mois de janvier. Au milieu, Hermès Trismégiste, sous le signe de Mercure, concentre les regards.

Voici ce qu'écrivit Françoise Chamska :
L'enfant roux est beau, limpide - oiseau intérieur - et ce mystère - la gravité du regard - on touche là quelque chose infiniment grand enfant tu es créateur de gouffres - Dieu t'a choisi pour être sa demeure - et c'est vertigineux - tu rayannes, prince - tes couleurs sont de feu et de soleil - les autres ne le voient pas - leur grisaille et leur agitation te cachent, roi du silence -



101
"Les saisons entourent l'Enfant intérieur" ou "Le paravent alchimique"
Huile sur toile montée sur châssis de bois de 5 panneaux
197 / 200 x 60 cm x 5
Signé Chamska en bas à droite du dernier panneau de droite sans date
Vers 1980

102

Homme de dos

Encre de Chine sur papier
42 x 35 cm
Signé Chamska
en bas à droite
sans date
Années 1950



103

Femme nue assise par terre appuyée sur sa main droite

Mine de plomb sur papier
40 x 31 cm
Signé Chamska en bas à droite
sans date
Années 1960



104

Femme nue se relevant

Mine de plomb sur papier
17,5 x 25 cm
Signé f. meglé ch. en bas à droite
sans date
Début des années 1950



105

Femme debout déhanchée

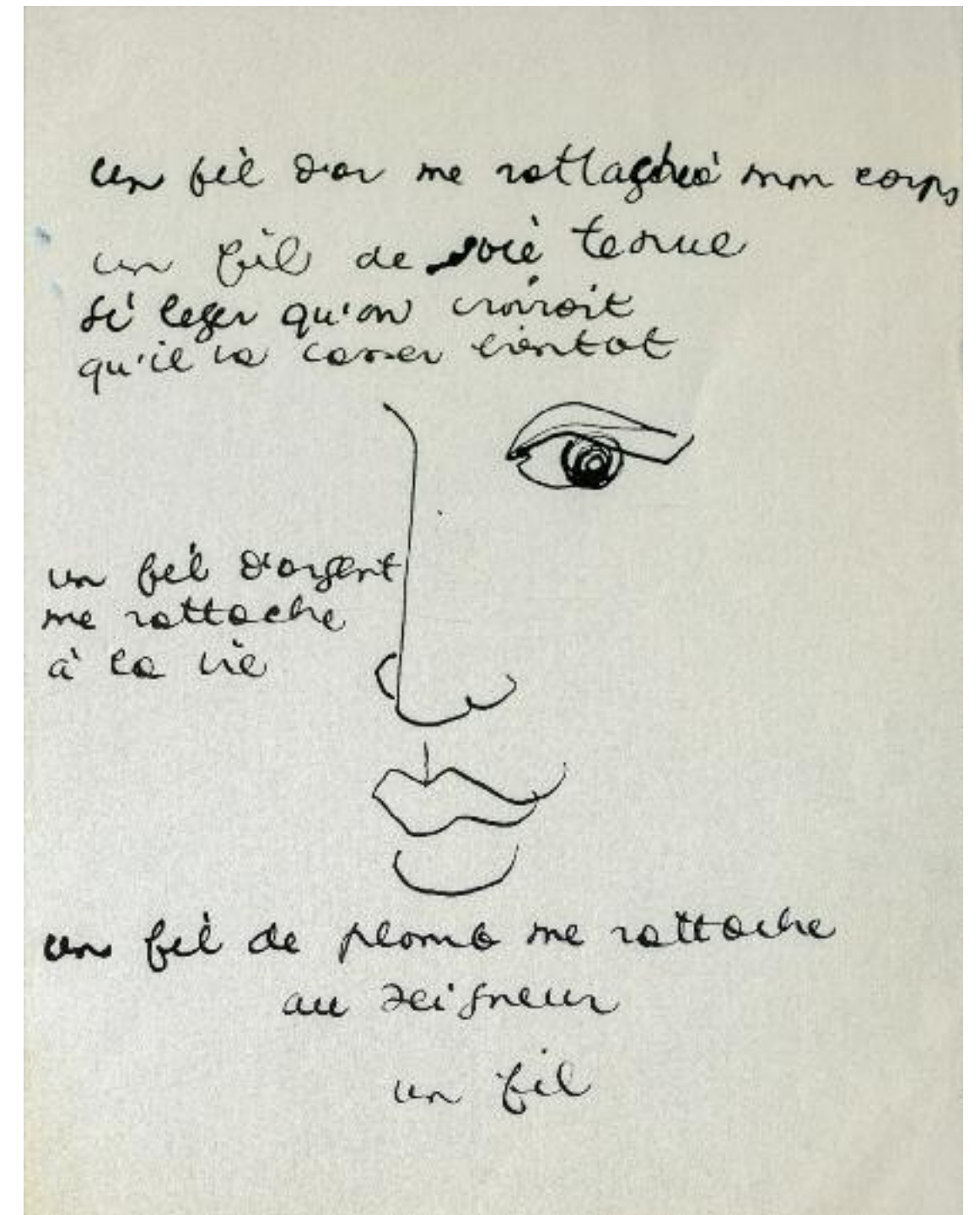
Encre de Chine sur papier
32 x 24 cm
Non signé non daté
Fin des années 1940



106

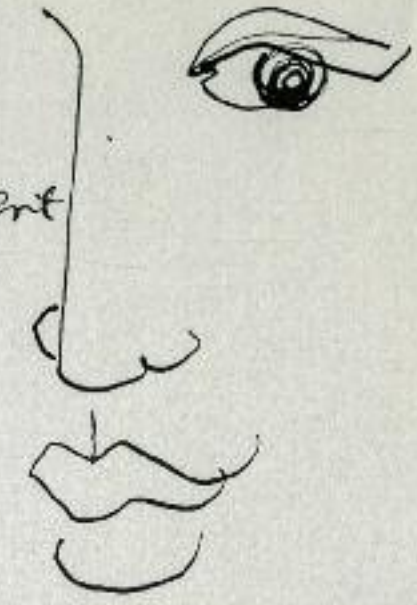
"L'enlèvement d'Europe"

Encre de Chine sur papier
45 x 61 cm
Non signé non daté
Années 1960



un fil d'or me rattache mon corps
un fil de soie te nue
si léger qu'on croirait
qu'il se casse bientôt

un fil d'argent
me rattache
à la vie



un fil de plomb me rattache
au défendeur
un fil

107

Le fil d'or

Encre de Chine
sur papier
41 x 31 cm
Non signé non daté



108

Profil d'homme

Encre de Chine sur papier fin
19,3 x 16,3 cm
Signé f. meglé ch. en bas à gauche
sans date
Début des années 1950



Tableaux parisiens

Françoise Chamska est parisienne. Elle est née dans le 7^e arrondissement, 100 rue de Grenelle, entre le Musée Rodin et le Musée Mayol, à quelques encablures du Pont Royal. Sa famille déménage ensuite rue Bayard, de l'autre côté de la Seine, dans le 8^e arrondissement, à deux pas du Pont des Invalides. Puis elle s'installe dans le 6^e arrondissement, devant le Palais du Luxembourg, au 14 de la rue de Tournon qui, prolongée par la rue de Seine, débouche sur le quai Malaquais entre le Pont du Carrousel et le Pont des Arts. Françoise traversera ensuite le boulevard Saint-Germain et le boulevard Saint-Michel pour vivre place du Petit-Pont, en face de Notre-Dame où elle terminera ses jours. Toute sa vie elle a donc vécu à Paris, ville qu'elle a beaucoup aimée malgré le bruit et l'agitation qui la poussaient souvent vers la Provence ou la Normandie pour retrouver du calme et se ressourcer.

Elle revient toujours à Paris, dont elle aime les rues, les places, les façades, les toits, et les ponts. Ses lieux de vie successifs l'ont fait évoluer le long de la Seine, remontant progressivement vers le centre de la capitale pour arriver dans cet atelier à la situation « mystique », au carrefour de la voie antique et de la voie fluviale. Les nombreux tableaux de Notre-Dame qu'elle peint montrent toujours la cathédrale inscrite dans la ville. Notre-Dame est « de Paris », elle en est la « reine », la ville est « sa traîne » comme l'indique la légende d'un tableau (fig. 014). Mais cette image royale, purement poétique, n'est en rien aristocratique : le peuple de Paris est invité dans la cathédrale, il y est chez lui, anobli par la beauté du monument et du message qu'il délivre. Il est présent aussi dans la peinture de Françoise Chamska.

Les quelques tableaux montrés ici témoignent de cet amour pour Paris. Le plus ancien est une vue sur « le Pont des Arts » et l'Institut de France, haut-lieu du savoir et de l'art, siège des « Immortels » (fig. 113, détail ci-contre p.90). Le peintre se tient au bord de la Seine, sur le quai rive droite où est amarré une fragile chaloupe, sous les lourdes piles de la passerelle toute en légèreté. Une péniche débouche au fond. Elle passe sous le pont et traverse notre champ de vision. Cette longue perspective rythmée par les piles aboutissant à la majestueuse coupole de l'Institut rend hommage à la beauté architecturale

de Paris, « ville éternelle ». La monumentalité du sujet contraste avec le fleuve qui occupe les trois-quarts de la toile. L'eau rappelle, avec Héraclite, que tout passe, et que la beauté est dans le mouvement, dans la dimension éphémère des choses à laquelle il ne faut pas s'attacher. Pourtant la matérialité même de la peinture, avec sa touche épaisse, vive et nombreuse, écrasée ou grumeleuse sur le support en bois (cf détail p.90) indique combien l'artiste souhaite arrêter le temps, lui imposer une pérennité. Françoise Chamska écrit dans ses notes : « *J'aime fixer les moments. C'est pour ça que je suis peintre. Je fixe par le dessin, la peinture, l'écriture pour rassurer quelque chose en moi, pour arrêter le temps, pour en faire de l'éternité. Dans le fond, je m'aperçois que tout est là : transformer le temps en éternité, spiritualiser le temps, c'est là : les Noces du Ciel et de la Terre que j'ai mises en images.* »

Avec la vue sur « les toits de Paris rue du Petit-Pont » (fig. 114), réalisée beaucoup plus tard, le regard du peintre se trouve en hauteur, au niveau des derniers étages des immeubles populaires de la rue Saint-Jacques. Les toits tout de guingois n'ont aucune noblesse, mais le peintre saisit leur poésie et leur liberté. Dans les mansardes habitent des personnes modestes dont les fenêtres s'ouvrent vers l'atelier. Les cheminées signalent des intérieurs domestiques, lieux de vie, et conduisent la fumée, sorte d'encens profane, vers le ciel de Paris. La toile, riche de nuances de gris, embrasse dans sa largeur tous ces gens inconnus présents derrière leurs fenêtres. La peinture célèbre leur mystère et leur dignité. Deux lucarnes à la gauche du tableau regardent vers la cathédrale invisible qu'elles désignent silencieusement. Un dessin à la plume (fig. 111) vient compléter la vue depuis l'atelier, vers le haut de la rue Saint-Jacques cette fois, avec une échappée sur la coupole du Panthéon qui apparaît derrière les toits et les cheminées. La Seine et ses ponts se retrouvent dans une vue de l'Île Saint-Louis (fig. 112), à l'est de l'Île de la Cité. Le montage actuel unifie la composition en triptyque dont chaque partie est signée. Il faut imaginer les panneaux articulés entre eux, le centre de l'île s'avancant, les parties latérales, légèrement en retrait. Elles sont terminées par un pont allant s'accrocher aux deux rives de Paris (rive gauche à droite et rive droite à gauche !). Le fleuve entoure l'île sur trois côtés. Les immeubles et les arbres d'alignement se reflètent dans l'eau par un bel effet de miroir où l'on retrouve l'union de l'eau, de la terre et du ciel.

La Seine coule aussi au pied de la Tour Eiffel, sœur laïque de la cathédrale, chère au cœur des Parisiens et des touristes.

“Le Pont des Arts”
Détail échelle 1
œuvre reproduite p.94

109
"Paris en fleurs"
Gouache sur papier
80,5 x 56,5 cm
Non signé non daté
1977



110
La Tour Eiffel en feuilles et en fleurs
Gouache sur papier
41 x 50 cm
Non signé non daté
1977



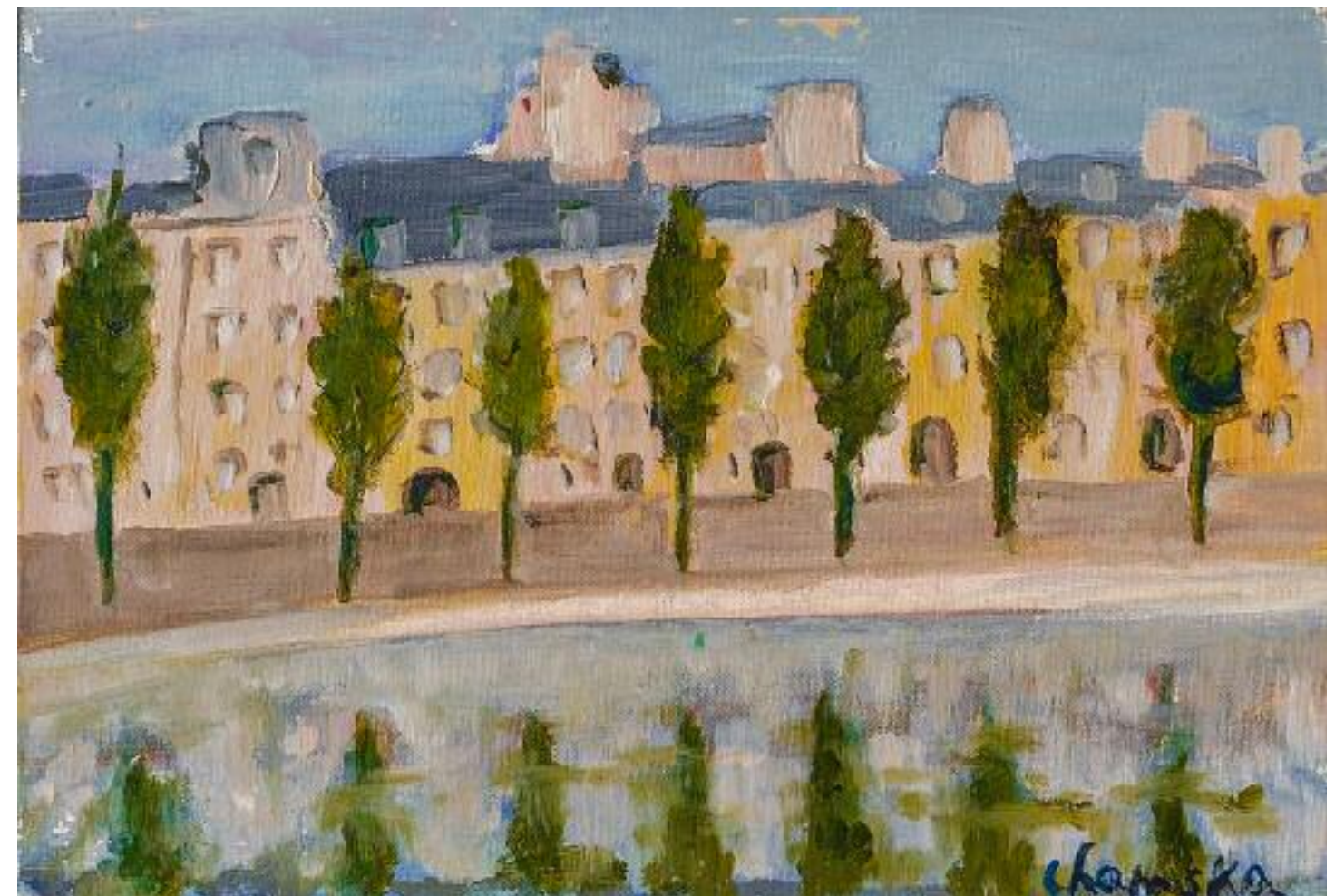
On connaît ce vers célèbre de Guillaume Apollinaire :
« Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin ».
Mais sur les deux gouaches présentées ici, la Tour Eiffel est seule, isolée, emblématique, se détachant sur de magnifiques ciels, à peine posée sur la terre. C'est que Françoise Chamska a peint la « dame de fer » méconnaissable, toute en fleurs et en feuilles à l'occasion d'une campagne électorale de Paris-Ecologie V^e avec Brice Lalonde en 1977. Paris aimé, Paris rêvé.
La peinture de Françoise Chamska sait aussi s'engager au service de la cité et de la société pour que la vie, plus belle, fleurisse partout.

I.R-C

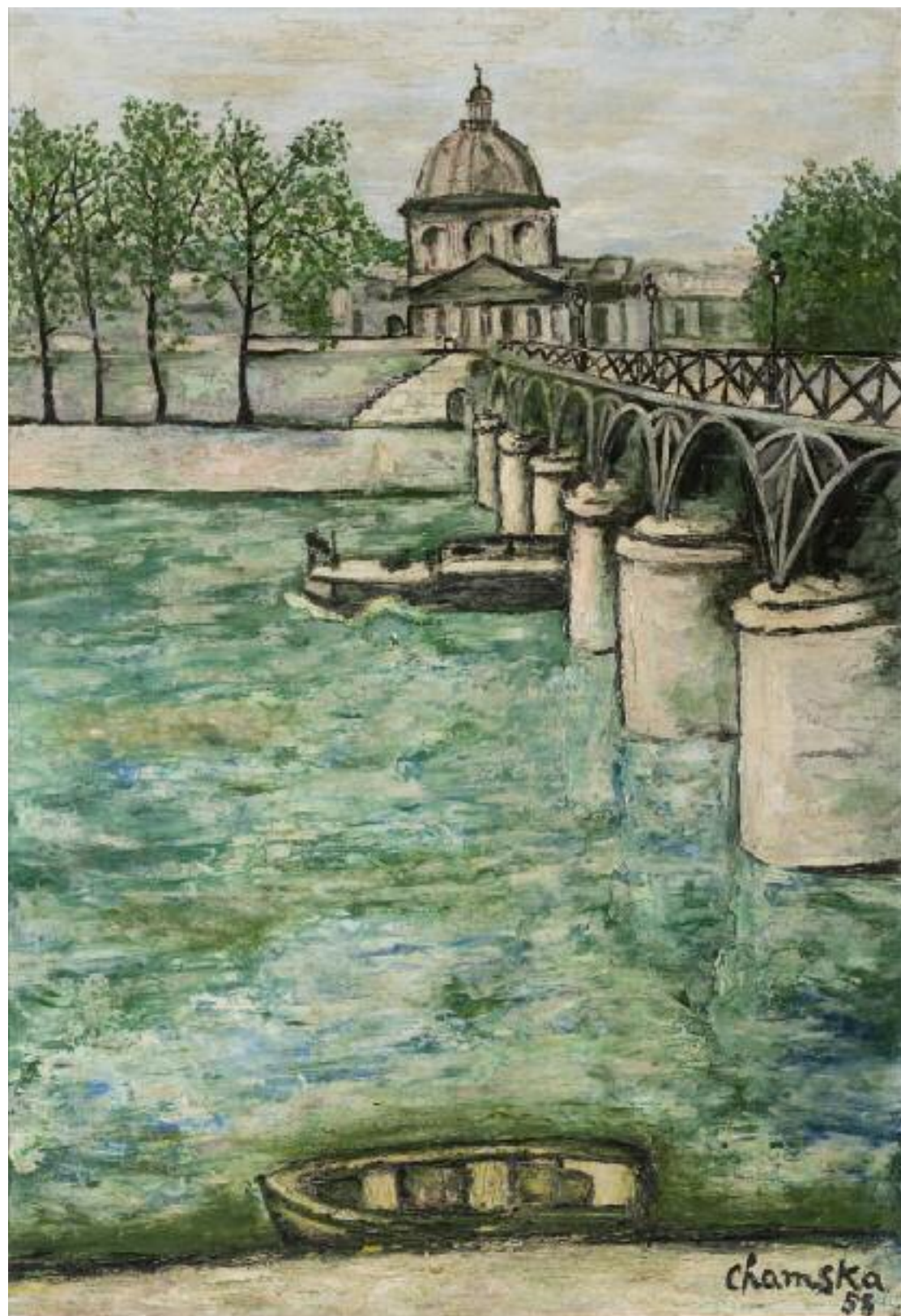


111
Le Panthéon
vu depuis l'atelier
Encre de Chine sur papier
32 x 24 cm
Non signé non daté

112
L'Île Saint-Louis vue depuis l'Île de la Cité
Huile sur contreplaqué
27,5 x 109,5 cm
Signé Chamska en bas à droite de chaque panneau
du triptyque, sans date
Années 1980



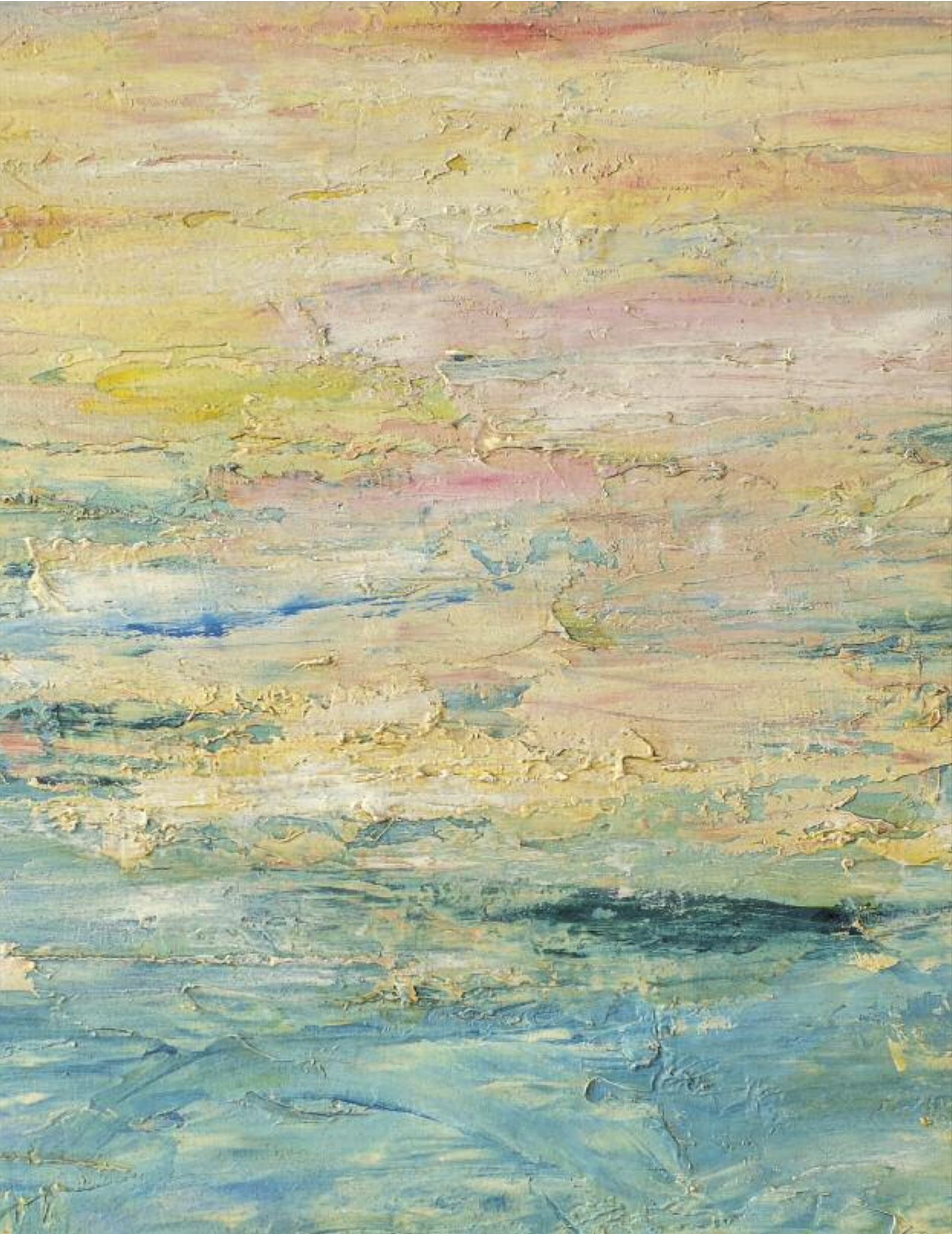
Détail du triptyque 112,
panneau central



113
"Le Pont des Arts"
Huile sur isorel
90 x 64 cm
Signé Chamska 58
en bas à droite



114
Les toits de Paris rue du Petit-Pont
Huile sur toile
81 x 115,5 cm
Signé Chamska en bas à droite sans date
Fin des années 1980



Sur l'art

Ce que l'on met en image est l'histoire de chacun. Ce qui monte de l'inconscient de l'un est à chacun qui peut s'y reconnaître.

Offrir à la lumière ce qui est de l'homme, en traversant la Lumière de ce qui est de Dieu.

On parcourt les espaces sidéraux à la recherche de l'Infini qui est là, en soi.

On peint des paysages imaginaires. Ce sont peut-être eux, les vrais.

Les images nous arrivent en plein visage. Il faut prendre garde qu'elles sont signifiantes souvent d'autre chose que d'elles-mêmes. Il s'agit alors d'en trouver le sens.

Ce qu'elles veulent dire, au juste, je n'en sais rien encore.

Mais je sais que Dieu parle.

Moi, on me demande de déchiffrer, si je peux. J'essaye en tout cas.

Tâtonnements – vers la Beauté – qui est le juste, le seul chemin vers le Vrai, vers l'intérieur des choses, vers l'intérieur de soi.

On griffonne, on fait des brouillons, on va toujours vers ...

On n'atteint jamais ici.

Là-bas on atteindra. J'espère.

Recherches

La peinture est alchimie.

Avec le Zinc, le Titane et le Plomb, mêlés, passés au feu du cœur et de l'esprit, on cherche la Pierre Philosophale de l'Immortalité. Comment faire l'unité ? Tendre vers notre unité partant de nos multiples natures ?

Ces différents aspects de nous font justement cette Unité – ou y tendent – et pourquoi, si la Divinité se dit en la multiplicité des formes, devrions-nous chanter toujours la même note.

Françoise Chamska

Au milieu des multiples tentatives de l'art contemporain, nous devons bien constater que les trois thèmes fondamentaux de la peinture dite figurative : la nature morte, le paysage et le portrait constituent aujourd'hui encore la définition la plus juste de notre monde. En ces trois pôles, s'inscrit un destin commun qui, en dépit de toutes les aventures du cœur et de l'esprit dont il s'accompagne, reste soumis à leur attraction.

Ces objets, ces arbres, ces villes, ces visages qui marquent ainsi les limites de notre domaine et qui en symbolisent, en même temps,

*Détail du ciel, échelle 1
de l'œuvre "Le ciel et la terre"
ou Sortie d'usine
reproduite p.67*

les richesses changent cependant d'aspect à chaque instant car ils empruntent leur éclairage à notre lumière intérieure dont le degré varie constamment. Mais ces métamorphoses qui reflètent les mouvements de notre être profond n'entament pas l'intégrité de nos biens et en laissent subsister l'essence. Dans le tourbillon de nos passions, dans le désordre de nos entreprises, la réalité nous garde ses ressources et nous permet de reprendre appui sur elle.

Quelle réalité ? Un visage d'enfant, un paysage qui en a la lumière, des fruits qui parlent de l'été, Françoise Chamska nous montre ici ces bornes fixes entre lesquelles nous nous épuisons dans des courses sans but et des trébuchements d'aveugles. La vérité qu'elle nous restitue est simple, mais il n'y a que la simplicité qui puisse nous surprendre à ce point. Ses paysages, ses natures mortes, ses portraits nous rendent à nous-mêmes, nous ouvrent les yeux sur un bonheur dont la fureur de la vie sans cesse nous détourne.

Avec une sûreté peu commune, Françoise Chamska nous rappelle que l'art ne consiste jamais qu'à donner à la réalité quotidienne les couleurs d'un réveil.

Pierre Gascar

*Texte accompagnant l'exposition chez Drouot-Soulanges,
du 1er au 15 janvier 1964*

Ailleurs n'est nulle part qu'ici ... et voir c'est être vu. L'artiste, s'il en est, ne tend-il pas à saisir sa propre image en s'abandonnant à la contemplation de la nature ?

Le rêve de Françoise Chamska reconstitue indéfiniment une réalité sans cesse abolie, et sans doute cette frontière non gardée entre l'espace intérieur et le visible donne-t-elle à sa peinture cette nostalgie du monde qui retient le regard.

La couleur si tendre et violente, comme insatisfaite à se poser, se refuse constamment à composer, pour se donner plus provocante et nue.

Les fleurs de soleil vivent sur des rives nocturnes et les forêts de songe chantent une absence d'oiseaux.

Grâce à ce don total d'elle-même, à l'ambiguïté des formes, Françoise Chamska, découverte et cachée, ranime pour nous l'artifice inquiétant de la seconde simplicité.

Porte ouverte sur le réel, son art nous convie aux fêtes du mystère.

Mounir Hafez

*Texte accompagnant l'exposition à Mantes-la-Jolie
du 16 décembre 1967 au 7 janvier 1968.*

Contes

Le péché originel ou la nuit d'août

Un jour, on s'aperçut que la lune était grosse des œuvres du soleil. Ce fut un beau vacarme. La belle avait dû fauter au cours de ce fameux soir du mois d'août où tant d'étoiles filantes avaient zébré le ciel qu'on l'eût dit en folie et d'où, au moment de la plus grande excitation, elle s'était brusquement éclipsée alors que clignements d'yeux, sarabande, orgie de lumière, courses folles, parties de cache-cache derrière les nuages ou débauche de feux reprenaient de plus belle.

Enfin le fait est là, indiscutable.

C'était pour dans trois ans, oui, car il faut vous dire que le beau sexe porte plus longtemps là-haut qu'ici-bas.

On attendait donc l'heureux événement. « Pensez donc, ma chère, cette petite... » car du coup la Déesse de toute pureté, la Souveraine du ciel n'était plus que « cette pauvre enfant », « la gentille mignonne » et toutes ces dames de l'Azur de s'esclaffer avec des mines et des mines, « ces coquines de comètes avaient mis une telle ardeur dans l'air ... », « ces nuits d'août sont si suffocantes, si grisantes ... », « Ah ! croyez-moi, cela peut bien arriver à l'une de nous, le cher est tellement dominateur ... »

Le « cher », vous vous en doutez, c'était le Soleil, le Coq, le merveilleux des merveilleux et dans le fond de leur cœur elles mouraient toutes de rage et d'envie.

Mais une qui triomphait sans pudeur, c'était Vénus. Elle en était devenue toute rose de joie. C'était elle, à n'en point douter qui dominait l'instant. Oh ! même la Lune n'avait pas pu lui résister ! Quant au « dominateur » il évitait de rencontrer ces dames.

Pas plus fier que cela, l'animal, et pendant toute la gestation, il resta un peu pâle.

Enfin la portée vient à terme à la grande satisfaction de chacun. La Lune souffrit beaucoup, poussa quelques cris, mais fut vivement soutenue par la sympathie générale.

Naquirent des quadruplés. On comptait trois belles étoiles pesant chacune dix-sept tonnes cinq cents et, ô honte, arriva longtemps après les autres et on chuchote qu'il fallut employer les fers, une toute petite planète de huit tonnes seulement !

[...]

Françoise Megglé, 1944

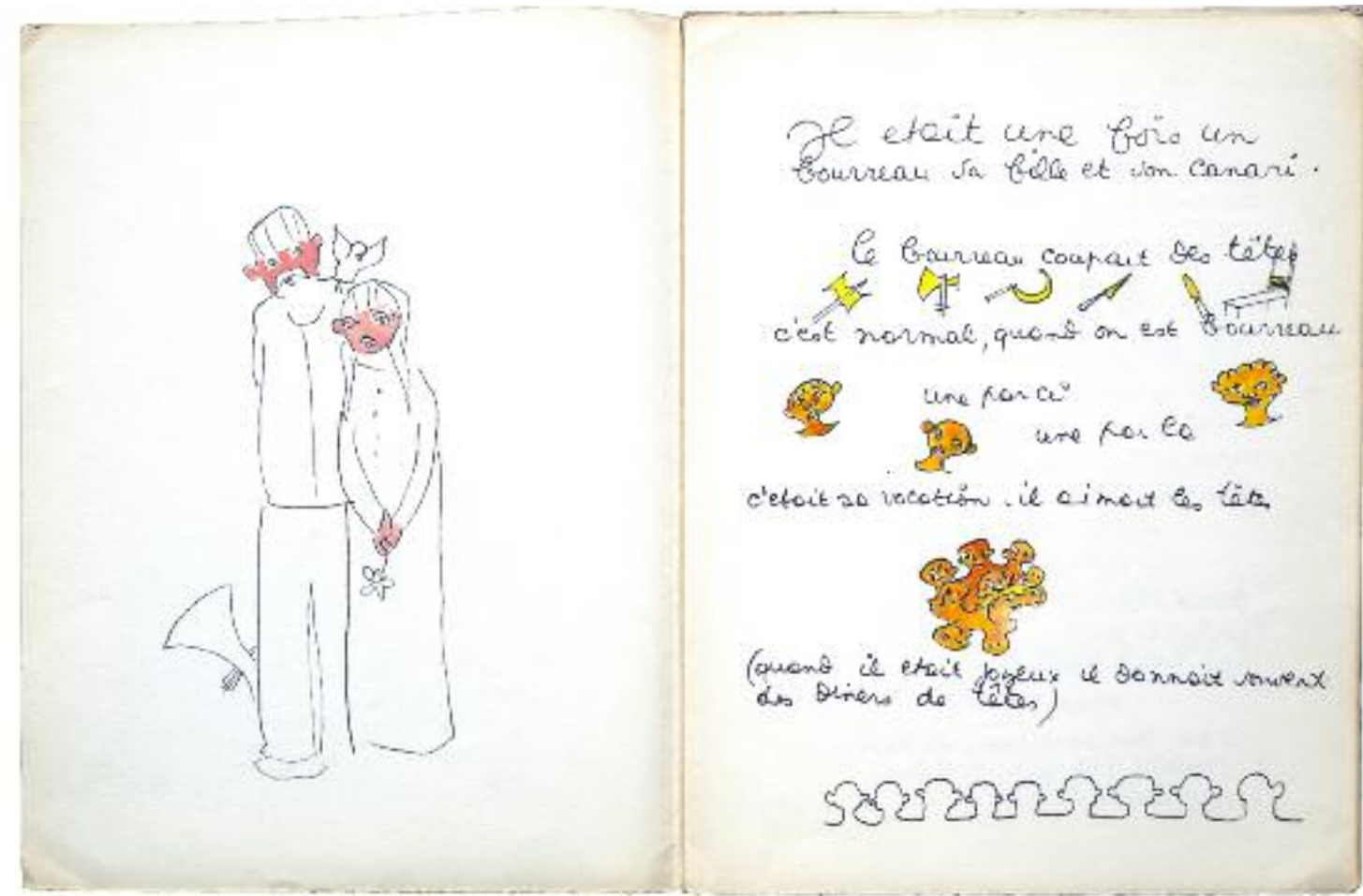
Conte inédit

p. 1 à 3 sur 7 du texte manuscrit

Illustrations à la gouache 2-3-4

signées F.M. en bas à droite

15,5 x 10,5 cm



Le bourreau, sa fille et son canari

Il était une fois un bourreau, sa fille et son canari.
Le bourreau coupait des têtes, c'est normal quand on est bourreau,
une par ci, une par là,
c'était sa vocation, il aimait les têtes
(quand il était joyeux il donnait souvent des diners de têtes)

Il aimait sa fille aussi.
C'est un peu normal, pas vrai ?
Cet amour n'allait pourtant pas jusqu'à couper la tête de sa fille
Il préférerait sa fille à la tête de sa fille.
(il y avait des choses dedans (dans la tête de sa fille) qui ne fonctionneraient plus si on la détachait du tronc.
Il s'en doutait bien,
ça le faisait réfléchir.
Car c'était un bourreau assez intelligent
pas très intelligent
mais assez intelligent.
C'est curieux, dans le tronc (il pensait) il y a le cœur
dans la tête il y a le cerveau

Et bien
L'un sans l'autre ça ne marche pas
plus d'amour qui passe
plus de pensées justes et hardies
ergo
le plus important c'est le tuyau du milieu,
le cou, ce qui relie le haut et le bas
la relation
le courant
et seulement s'il y a du courant dans le col
il y en a qui va vers l'extérieur
vers les autres
vers lui (le papa) en définitif
Alors
dans les petites aubes
quand il avait la nostalgie d'un cou ...
il se forçait bien vite à se rendormir. [...]



Conte inédit
16 pages 32,5 x 25 cm
Fac simulé p. 1 et 2
Illustration de couverture
Texte p. 2 à 5

La petite fée

(texte intégral, la disposition respecte le tapuscrit de l'artiste)

Elle naquit d'une goutte de rosée, la petite fée, d'une larme de Dieu.

Un jour elle m'apparut, comme je dessinais le Matin. Je fus très étonnée.
Mais il en était ainsi.

On ne me demandait pas mon avis.

(On vous demande rarement votre avis. Malgré les apparences – qui, on le sait, sont trompeuses – comme les Africains sont bruns et les maoïstes tristes.)

Elle s'étira. Se déplia. (Parce qu'elle avait été un peu serrée dans sa petite goutte irisée)

et dit :

« Alors, qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ? »

Nous examinâmes ensemble la situation.

Nous la trouvâmes pas tout à fait désespérée mais délicate.

Il y avait le monde à mettre en ordre.

A y faire entrer la bonté.

Pour un petit bout de fée,

fallait l'faire.

Elle me commanda :

« Toi, tu vas faire ça et ci et ça. »

Je lui dis :

« Est-ce possible ? »

Elle me répondit :

« Tu verras. »

Et hop et hop et hop.

une chose s'arrangea

puis une autre ...

quelqu'un eut chaud au cœur,

une vieille dame sourit, et celui-ci chanta.

Ça va.

Et quand le soleil fut très chaud

elle me dit :

« Je m'en vais comme je suis venue,

la rosée du matin s'évapore,

les choses douces sont éphémères ...

Tu vas rester seule. Débrouille-toi comme tu peux,
fais avec ce que tu as...

A Dieu vat. »

Et je m'éveillai.

Chamska

Conte inédit illustré pleine page à la gouache,
texte manuscrit à la gouache sur papier,
8 pages 32 x 25 cm
signé Chamska en bas à droite sur la dernière page.
Années 1950
Il existe une version tapée à la machine par l'artiste.





Cet ouvrage est publié à l'occasion de l'exposition
Françoise Chamska
Notre-Dame en Seine
prévue à la Mairie du 5^e arr. de Paris
du 15 au 29 avril 2020
à l'occasion du 1^{er} anniversaire de l'incendie de la cathédrale,
et reportée à une date ultérieure pour des raisons sanitaires.

Isabelle Renaud-Chamska & Angélique Chamska-Pasternak,
commissaires de l'exposition,
remercient chaleureusement les membres de la famille et les amis
qui ont prêté les œuvres destinées à l'exposition
et reproduites dans ce catalogue.

La maquette a été réalisée avec l'aimable concours de Pascal Guth.
Photos de l'ensemble des œuvres par Pascal Goemaere
(excepté fig. 005, 027, 062, 063, 064,
071, 077, 113, 056, 070 et 083) © DR

Achevé d'imprimer le 15 avril 2020
sur les presses de
STIPA S.A.S., 93189 Montreuil

ISBN 979-10-699-4983-6